

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 10 juillet au 16 juillet : 16 pages de texte et de photographies)

SIXIÈME ANNÉE. — N° 1706.

LE NUMÉRO QUOTIDIEN : 10 CENT. — ÉTRANGER : 20 CENT.

Dimanche 18 juillet 1915.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS.
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS



CHARGE À LA BAIONNETTE AUX DARDANELLES. — La division navale anglaise opérant à la presqu'île de Gallipoli a maintes fois eu à attaquer de front, et à la baïonnette, des positions turques. Dans une contrée hérissée d'embûches par la nature et par les hommes, elle a accompli des prouesses qui ont, sur divers points, contribué à des résultats précieux dans l'ensemble des opérations franco-britanniques.

VOYEZ :

NOS PHOTOS. — Page 1 : Charge à la baïonnette aux Dardanelles. Pages 8 et 9 : Parmi les époux et les fils barbelés.

LISEZ :

NOS ARTICLES. — Page 3 : Des avions, encore des avions! par Jacques Mortane; L'Assaut de La Fontenelle. Page 4 : La semaine militaire, par le général X... Page 7 : La guerre anecdotique.

UNE CROIX dans la tranchée

On sait que le barde Théodore Botrel a été cité à l'ordre du jour en ces termes :

Le général commandant le 10^e corps d'armée cite à l'ordre du corps d'armée le soldat de 2^e classe Botrel (Théodore), engagé volontaire au 41^e régiment d'infanterie :

Chargé par le ministre de la Guerre de parcourir le front pour faire des conférences aux troupes, s'acquittant de sa mission, depuis le 30 août, avec une activité inlassable, a contribué à développer chez tous ceux qui l'ont entendu les sentiments de belle humeur et de bravoure avec lesquels ils accomplissent leur devoir de soldats.

Nous sommes heureux de publier l'œuvre suivante qui est une des dernières et des plus applaudies du réputé poète populaire :



Théodore Botrel

Nous suivions la tranchée à vingt mètres des Boches, Silencieux, le dos voûté, le pied glissant ; Et les canons tapaient là, près de nous... si proches Que le vent des obus nous fouettait en passant ;

Nous voyions à travers les créneaux La Boisselle, Son petit cimetièrre et son flot brumeux, Paysage banal qu'un frôlis de ton aile A fait sublime — ô Gloire ! — et, pour jamais fameux !

Nous « bonjourions » les gâs bretons du Dix-Neuvième A leur poste d'écoute au bout des longs boyaux ; On se disait deux mots — brezonnek parfois, même — Les « tiens bon » se croisaient avec les « kénavos » ; (1)

Quand, tout à coup, je vis, au ras de la tranchée, Une petite croix faite avec deux roseaux, Croix sans date et sans nom, timidement cachée, Comme en font les enfants sur les tombes d'oiseaux.

Qui donc était ce mort ? Quand tomba-t-il ?... Mystère ! Il était de ceux-là qu'on note « disparus » Et qui, devant les yeux des remueurs de terre, Sous un coup de leur pic, un soir, sont reparus.

On ne dérange pas le corps du camarade : On le salue, on se signe et le travail reprend... Si bien qu'il reste encoir, là, sous la fusillade Soldat jusqu'au delà du tombeau : dans le rang !

... Et, devant l'humble croix saisi d'un trouble étrange, Je me sentis jaloux de ce mort radieux Qui, face à l'ennemi, dans son linceul de fange, Dormait le grand sommeil des Héros et des Dieux !

Théodore Botrel.

LE MANQUE D'HOMMES se fait sentir en Hongrie

BUDAPEST. — Le manque d'hommes se fait sentir en Hongrie. L'examen médical des hommes du landsturm de 43 à 50 ans est mené rondement. Jusqu'à présent on classait les hommes en « aptes » ou « inaptes ». Maintenant un nouveau décret ordonne de les classer en « bons pour le service armé » ou « bons pour le service de garde ». Les « inaptes » ne seront plus que les malades ou les infirmes. Les journaux ont été invités à s'abstenir de commentaires touchant ce nouveau décret.

On estime que le décret donnera de 30.000 à 40.000 hommes pour le service armé en Hongrie et de 50.000 à 60.000 en Autriche. « Cette fois ce sont les derniers cent mille », ai-je entendu dire. (Morning Post.)

En attendant...

Le respect de la grammaire

Il y a quelques jours, je faisais remarquer, en le déplorant, l'usage que certains de nos confrères parisiens essaient d'introduire de dire « le » Lusitania au lieu de « la » Lusitania, « le » Gloire ou « le » Victoire au lieu de « la » Gloire ou « la » Victoire.

Un typographe bordelais m'écrit qu'à son avis, au contraire, cette incohérence grammaticale est tout à fait défendable.

La partie historique de sa lettre fixe d'ailleurs un point intéressant. Ce fut, dit-il, à l'occasion de la perte du dirigeable République que certains journaux, qui ont la mauvaise habitude de supprimer les mots « dirigeable », « croiseur », « goélette » ou « barque » devant le nom du bâtiment qu'ils veulent désigner, ont hésité devant le titre : « Catastrophe de « la » République. Ils auraient craint, paraît-il, que le public ne se figurât que le régime sous lequel nous vivons s'était effondré d'un seul coup pendant la nuit !

J'ose affirmer que le public n'est pas si bête que ça ! Mon correspondant ajoute :

« Ce n'est pas non plus parce qu'il s'agit d'un navire — je crois que c'est un bateau que vous nous montez — qu'on croit devoir imprimer « le » à la place de « la », mais parce que le navire est un cuirassé, ou bien un brick, ou bien un croiseur, ou lui donne son sexe. Et c'est ainsi qu'on arrive à dire, suivant le cas, « le » Patrie ou « la » Marie-Jeanne, « le » Lusitania (sous-entendu « paquebot ») ou « la » Paul-Hervieu. Allez donc faire dire à nos braves pêcheurs « le » Paul-Hervieu, en parlant de leur barque ! Mais si l'un d'eux a la fantaisie de donner votre nom à la sienne, quand il vantera les qualités de votre filleule comme marcheuse, il dira : « La Pierre-Mille ne marche pas, elle court ! »

Eh bien, ce raisonnement spécieux ne me persuade pas du tout ! Je continuerais à soutenir, jusqu'au dernier supplice exclusivement, qu'il est infiniment plus logique de faire accorder tout bonnement l'article avec le substantif, comme faisaient nos pères, et d'imprimer « la » Gloire ou « le » Danton, quelle que soit la nature du bateau, croiseur ou corvette.

Du reste, un autre correspondant a résolu la question d'un seul mot. « Supposez, dit-il qu'on baptise Paix un cuirassé. Oseriez-vous mettre le nom au masculin ? »

L'argument est gaulois, mais il me paraît définitif !

Pierre Mille.

LA BANQUEROUTE survient après la défaite

NEW-YORK. — Commentant la nouvelle que le kaiser a donné aux banquiers allemands l'assurance que la guerre finirait en octobre, le Wall Street Journal, premier organe financier de l'Amérique, écrit :

« Il est tout à fait possible que la guerre se termine en octobre ; mais le kaiser n'aura rien à dire pour sa durée ni pour sa fin. L'Allemagne a été battue quand sa première ruée sur Paris a échoué. Elle n'est pas que battue, à présent, c'est la banqueroute. La raison pour laquelle les banquiers allemands se remuent est l'administration favorable de leur faillite. Ils savent très bien que même cela leur sera impossible avec un autre hiver de guerre. Que pourront-ils faire ? Ils ont concentré déjà tout l'or du pays à la Banque d'Empire, où il n'a qu'une valeur de parade.

« Le marché des changes étrangers a émigré à New-York. Dans six mois, le mark de papier n'aura plus que la valeur de sacs d'épiciers, en ce qui concerne le commerce mondial. »

L'HUMOUR ET LA GUERRE



— Il n'y a plus rien à faire de lui depuis qu'il a porté le contenu de sa tirelire pour la défense nationale...

(Punch, Londres.)

Echos

Le salut au ministre.

Hier matin, un peu avant 9 heures, une belle auto grise dépasse le tramway à la rotonde du parc Monceau et un voyageur de plate-forme de dire à haute voix :

— Tiens, M. Ribot !

On n'a eu que le temps d'apercevoir un fin profil, la note claire de souples cheveux blancs. L'auto est passée, emmenant le ministre des Finances et un officier qui l'accompagne.

Deux cents mètres plus loin, le tramway approchant de la station de Concelles ralentit et l'on revoit l'auto arrêtée en face le 78 de l'avenue. Le ministre est resté seul dans sa voiture, et l'on peut le bien voir, cette fois.

Alors, d'un geste unanime, tous les messieurs qui étaient dans le tram saluent le beau vieillard, le grand argentier de France.

Lui, probablement, n'a pas vu, car il regarde plus loin et plus haut...

Un glaive.

La Marseillaise de Rude, à l'Arc de Triomphe, avait laissé tomber son glaive. Et il semblait qu'il y eût une pénible contradiction entre ce bras désarmé et la vaillance de notre patrie, luttant pied à pied et réalisant jour à jour son triomphe.

Voici qu'un échafaudage se dresse contre le pilier où s'envole la magnifique figure ailée. Avant peu, un glaive lui sera rendu. On l'assujettira avec un robuste goujon de cuivre, et le groupe des guerriers, sous la déesse, aura repris toute sa signification.

Le raisin.

Il est apparu sur les petits marchés parisiens. C'est encore un personnage rare et important. Il ne se présente qu'en toile, dans des boîtes oblongues, avec une collerette de papier découpé. Il ne se laisse pas manger par tout le monde. Venu du vignoble en ambassadeur, il annonce les grappes populaires qui, après lui, envahiront les charrettes de nos marchandes et se laisseront égrener pour deux sous. Le raisin d'aujourd'hui, s'il n'est pas encore démocratique, marque par sa présence une minute nouvelle au cadran de notre vin. Détaché du cep, il vient nous dire que la vendange est proche. Image de la verve française, il contient dans ses perles un peu vertes la chanson et le rire, la gaieté franche et la bonne humeur française. C'est un allié qui se déclare pour nous. Et par bataillons, il va se ruer aux hottes. Qu'il soit le bienvenu.

De la coupe aux lèvres.

C'était le 14 juillet, à l'hôpital temporaire de la C..., dans une grande ville de l'Oise. Plusieurs blessés étaient étendus sur des brancards, dans la cour, face à l'entrée.

A l'occasion de la fête, les soldats avaient reçu quelques gâteries. Il était environ midi, et l'un des blessés — un zouave — grièvement atteint aux deux pieds, se disposait à porter à ses lèvres la coupe de champagne qu'on venait de lui tendre, lorsque, soudain, il s'immobilisa. Là, devant lui, il venait d'apercevoir sa femme et son enfant, venus de fort loin, et qu'il n'attendait certes pas. Les voyageurs se précipitèrent à genoux autour du zouave, et ce furent les plus tendres retrouvailles. Au cours des étreintes, le champagne fut renversé, mais bientôt une infirmière en rapportait trois coupes pleines.

Feuilletons d'enfants.

Il y a quelque chose de changé sous le ciel de France. Avant la guerre, les enfants de huit à treize ans, que leurs parents trouvaient pourtant bien « modernes », se contentaient, dans leurs petits journaux illustrés, de romans à leur taille. Il n'en va plus ainsi. Un auteur connu, ayant accepté d'écrire, pour un hebdomadaire de la jeunesse, de la plus tendre jeunesse, un feuilleton, situa son action en Allemagne et raconta de belles histoires d'espionnage. Après trois numéros, la clientèle protesta et réclama « des choses sur la guerre ». Le malheureux feuilletoniste avait pris de l'avance : il vient de déchirer deux cents pages et de transposer son action, d'urgence, sur les champs de bataille de 1914. Les lecteurs ont écrit en masse pour le remercier et lui demander « des récits héroïques tels que ceux que nous aimerions vivre ! »

Le petit doigt.

Les « mots » de nos blessés composeraient un bien émouvant recueil que l'on pourrait intituler : L'insouciance de la gloire. Ceux qui souffrent le plus sont ceux qui se montrent le plus disposés à faire des réparties épiques ; les autres n'ont pas moins d'esprit. Dans un hôpital parisien, un poilu plaisantait ainsi ses deux blessures : le petit doigt de la main droite emporté et l'oreille droite arrachée, recousue, mais telle que l'orifice en est extrêmement réduit.

— C'est rigolo, disait l'homme, ce que les Allemands savent bien y faire ! Quand ils m'ont eu « amoché » l'oreille, ils ont dit : « Ce gars-là n'a plus besoin de petit doigt pour fourrer dedans. Et ils m'ont enlevé l'auriculaire ! »

LE VEILLEUR.

L'ASSAUT DE LA FONTENELLE

Le "beau travail" de notre artillerie et de notre infanterie a provoqué l'admiration de l'ennemi vaincu.

BILAN : 881 PRISONNIERS, DONT 21 OFFICIERS

De larges ondulations, coupées de quelques ravins, des prairies, des champs de pommes de terre, des bois de sapins ; ça et là des hameaux dont chaque maison est entourée d'un verger, tel est l'aspect du pays vosgien qui s'étend entre les hauteurs boisées de Senones et le grand massif forestier de la montagne d'Ormont.

C'est dans cette région que s'est arrêtée en septembre dernier la retraite allemande qui a suivi la bataille de la Marne. Depuis lors, le front s'y est stabilisé et l'activité s'est concentrée surtout autour d'un point que les Allemands appellent « la hauteur du Ban-de-Sapt » et que nous désignons sous le nom de « cote 627 » (carte d'état-major en couleur au 50.000) ou de « hauteur de la Fontenelle ».

La Fontenelle est un des hameaux qui composent le Ban-de-Sapt. Il est en notre possession, tandis que, plus à l'est, les autres localités du Ban, Laitre et Launois, sont occupées par les Allemands. Entre la Fontenelle et Launois, s'élève la colline 627 qui domine toute la région.

Ce belvédère était jadis un but de promenade ; aujourd'hui c'est un bastion et un observatoire ardemment disputé et sur lequel les projectiles d'artillerie n'ont rien laissé subsister du petit bois de sapins qui en couvrait le sommet.

Pour nous enlever la cote 627 sur laquelle nos troupes étaient solidement installées, les Allemands entreprirent un véritable siège.

Progressant lentement à la sape, faisant exploser de nombreux et puissants fourneaux de mine, ils arrivèrent peu à peu à se rapprocher de nos positions sans réussir toutefois à les entamer.

Le 22 juin, les lignes étaient en présence à quinze ou vingt mètres, parfois à moindre distance. Ce jour-là, après un violent bombardement d'artillerie, l'ennemi donna l'assaut et réussit, au prix des pertes les plus graves, à prendre pied sur le sommet et même à pousser quelques éléments jusqu'à la Fontenelle. Vigoureusement ramenés par une contre-attaque qui nous permit de faire 142 prisonniers, les Allemands restèrent néanmoins accrochés au haut de la colline.

Ils s'y fortifièrent aussitôt avec un labeur et une ardeur auxquels le général von Knoerzer, commandant la 30^e division bavaroise, rendit hommage en ces termes :

« En visitant aujourd'hui la position nouvellement conquise sur la hauteur du Ban-de-Sapt, j'ai eu l'occasion de me convaincre que, depuis que nous l'occupons, on a travaillé avec le plus grand zèle à l'organiser et que l'on continue à la fortifier avec joie et amour.

« J'ai l'assurance que la hauteur du Ban-de-Sapt sera transformée dans le plus bref délai en une forteresse imprenable et que les efforts éventuels des Français pour la reprendre échoueront avec les pertes les plus sanglantes. » L'ordre du général von Knoerzer est daté du 3 juillet.

Les combats des 8 et 9 juillet

Le 8 juillet les préparatifs nécessaires étaient terminés.

Ce jour-là, à sept heures du soir, trois colonnes d'assaut placées préalablement face à leurs objectifs et appuyées par le tir extraordinairement précis d'une artillerie aussi nombreuse que puissante, abordèrent la position ennemie et l'enlevèrent d'un magnifique élan.

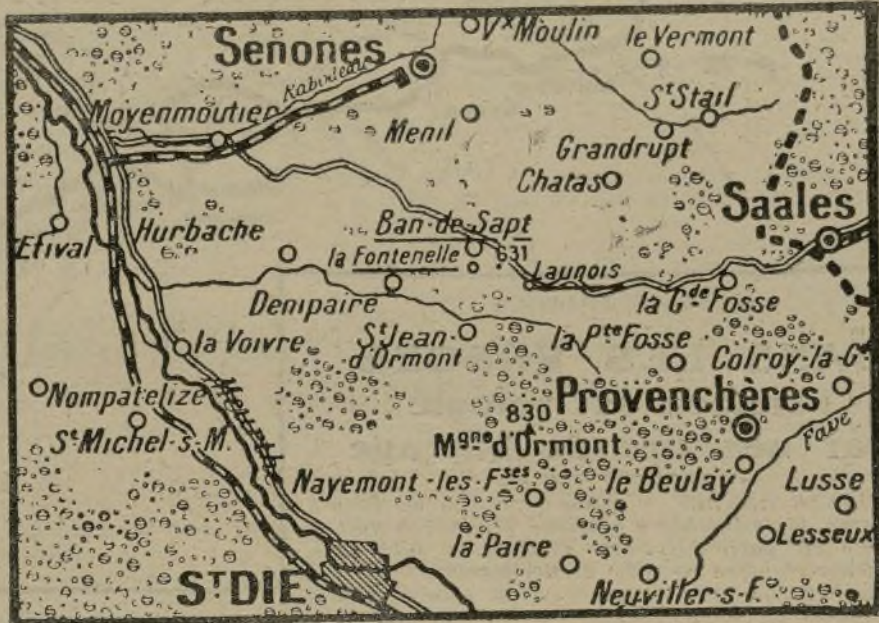
Au centre, l'attaque prenait pied d'un seul coup sur la ligne de faite et la dépassait, tandis que notre droite, par une démonstration vigoureuse, immobilisait l'ennemi sur ses positions à l'ouest de Launois.

Notre attaque de gauche, qui avait d'abord progressé plus lentement, réussissait, à la faveur

de la nuit, à s'emparer de la partie nord-ouest de la hauteur, tandis qu'à l'extrême-gauche, d'autres éléments débordaient largement la position, encerclant et faisant prisonniers ses derniers défenseurs.

Au lever du jour, non seulement la totalité de la hauteur était reprise, mais encore l'ensemble de l'organisation défensive allemande jusqu'à la route Launois-Moyenmoutier était tombée en notre pouvoir.

La totalité de la garnison du point d'appui (2 bataillons de la 5^e brigade d'ersatz bavaroise) avait été tuée ou faite prisonnière. Grâce à la rapidité de l'exécution et à l'appui efficace de notre



LA FONTENELLE ET LE BAN-DE-SAPT

artillerie, nos pertes étaient légères et s'élevaient à moins du quart de celles de l'ennemi.

Les fantassins à l'assaut.

Les assaillants de la Fontenelle sont montés à l'assaut avec le même courage, avec le même élan, avec la même impassibilité que leurs camarades d'Arras.

L'attaque principale, qui prit pied au centre sur la hauteur 627, a réussi, en moins de dix minutes. C'était un spectacle impressionnant que de voir nos braves lignards aborder, au milieu de la fumée des projectiles, les retranchements allemands, inspecter ceux-ci pour s'assurer que l'ouvrage était bien fait et continuer la marche en avant, l'arme à la bretelle et la main dans la musette à grenades.

L'œuvre de l'artillerie.

C'est à l'artillerie de tous calibres qui a préparé et accompagné l'attaque qu'il faut faire remonter l'honneur d'avoir obtenu, sans pertes élevées, l'important succès que nous enregistrons.

Avant l'attaque les retranchements de l'ennemi avaient été entièrement bouleversés et les défenseurs avaient dû se terrer dans leurs profonds abris dont ils n'ont souvent pas eu le temps de sortir avant l'arrivée de notre infanterie.

C'est également la puissance de notre feu d'artillerie qui a entravé toute tentative de contre-attaque et, après l'enlèvement de la position, a réussi à soulager notre infanterie en but au bombardement ennemi, en prenant sous un feu des plus efficaces les batteries de l'adversaire.

Les prisonniers.

Nous avons fait, au cours des combats des 8 et 9 juillet, un total de 881 prisonniers, dont 21 officiers : les uns surpris dans leurs abris par l'attaque centrale, les autres débordés et cernés par notre action de flanc. Tous étaient encore sous l'impression de la commotion nerveuse du bombardement. « On ne peut imaginer pareil enfer », disaient-ils, et la plupart ne cachaient pas leur satisfaction d'échapper, pour l'avenir, à de telles émotions, considérant qu'en les ayant subies une fois sans y laisser la vie ou la raison ils avaient rempli tout leur devoir de soldats.

Lire la suite page 12.

Des Avions! Encore des Avions!

Il faut augmenter, tout d'abord, le nombre des appareils de chasse

Les Allemands possèdent un triplace dont nous avons déjà parlé et qui obtient de réels résultats. Certains ont pris acte de ce fait pour reprendre leurs louanges d'avant la guerre pour tout ce qui est « made in Germany ». Ils s'en vont proclamant partout : « Dieu, que ces Allemands sont forts ! Quels hommes extraordinaires ! Voyez ce qu'ils viennent d'inventer ! Un appareil stupéfiant ! » Hélas ! les hostilités n'ont pas fait taire ceux qui auraient le plus de profit à rester silencieux.

Jusqu'au mois de mai, nos avions avaient été habitués à voir s'enfuir tous les appareils allemands qu'ils rencontraient dans les airs. Il n'en était pas un qui acceptât le combat. Mais, souvent, les nôtres parvenaient à les rejoindre et à les abattre sur le sol. Depuis que l'ennemi dispose de triplaces 200 chevaux, il y a du nouveau : les pilotes de ces avions attaquent nos appareils les plus lents ! Ainsi, fidèles à la méthode allemande, ils consentent à lutter contre ceux qui sont désavantagés vis-à-vis d'eux. Mal leur en prit d'ailleurs, puisque l'un d'eux fut descendu par un biplan de notre marque la moins rapide. Mais dès qu'ils aperçoivent au loin un avion rapide, vite ils prennent le large et s'éloignent à tire d'ailes, comme des lâches. C'est par une ruse que Gilbert parvint à abattre sa dernière victime : sachant que contre lui, aucun triplace — des « Fritz », comme on les prénomme à Belfort, — ne tentait l'aventure, il se servit d'un appât. Tandis qu'il évoluait à 3.500 mètres, un Caudron vint voler à quelque distance de l'Albatros. Celui-ci se précipita aussitôt, dans l'espoir d'expédier à terre son adversaire. C'est la manœuvre qu'attendait Gilbert. Il fondit sur sa proie qui l'aperçut trop tard, abandonnant le Caudron et passant à la défensive. L'Allemand, ne pouvant fuir, combattit vaillamment, mais avec l'énergie du désespoir. Cette agonie aérienne fut de courte durée. Et bientôt l'ennemi s'écrasait sur le sol au milieu de ses débris fumants : pilote et passager ne formaient qu'une bouillie informe. Ce fut la même ruse qui permit au capitaine Quillain d'abattre un triplace qui s'acharnait contre le Caudron du maréchal des logis Lenoir.

« L'appareil stupéfiant », on le voit donc, n'est pas supérieur aux nôtres. Il est même inférieur aux parasols dont il n'a ni la mobilité, ni l'excédent de puissance. Mais il a pour lui une vitesse sensiblement égale, une montée très rapide et l'appoint de deux mitrailleuses au lieu d'une. Cette grande invention allemande a seulement permis à l'ennemi de nous rejoindre, sans lui faire accomplir le moindre pas en avant.

A nous de répondre. Aux Aviatiks et Albatros triplaces, nous opposons une armée d'appareils, spécialement destinés à la chasse, qui nous permettront d'ici peu d'augmenter dans de vastes proportions les succès remportés par les pilotes français qui ont déjà abattu 31 avions ennemis.

Mais c'est là que nous ne répéterons jamais assez :
Des avions ! Encore des avions ! Toujours des avions !

Nos aviateurs ont prouvé leur incontestable supériorité dans les combats aériens. Tous sont capables de réaliser de nouveaux faits d'armes, tous, car ceux à qui sont confiés ces appareils rapides sont forcément des hommes de valeur. Alors qu'un biplace lent peut être mané par n'importe quel pilote, les avions qui atterrissent à 90 ou 100 kilomètres à l'heure ne le sont que par les meilleurs. A ceux-ci la mission délicate de chasser des oiseaux ennemis ; à ceux-là celle du bombardement qui nécessite également un courage à toute épreuve, mais une moins grande sûreté de main.

C'est pourquoi nous regretterons toujours que Garros et Gilbert aient voulu aller lancer des bombes. D'autres pouvaient le faire.

Le toréador de l'air, peut-on dire, ne doit jamais dépasser les lignes. Il doit attendre l'adversaire et l'abattre au-dessus de notre territoire. Il ne faut pas qu'il soit à la merci d'une panne chez l'ennemi. Il est la sentinelle vigilante qui coupe la retraite à l'imprudent et l'attaque lorsque celui-ci est chez nous. Nous ne manquons pas de ces champions de l'air. Il serait indispensable de les grouper tous et de les répartir en escadrilles spéciales dont l'unique mission consisterait à assurer la salubrité de notre ciel.

(A suivre).

Jacques Mortane.

Voir Excelsior du 12 juillet.

La semaine militaire

Sur tous les fronts, il y a une sorte d'accalmie des grandes opérations. On se bat partout, plutôt à coups de canon qu'à coups d'hommes. Les artilleries adverses continuent leurs bombardements. Il semble que, des deux côtés, on se prépare à de nouveaux efforts.

La partie importante se joue toujours en Pologne et en Galicie. Non pas que les résultats des batailles qui vont probablement reprendre puissent être encore décisifs et rapprocher le dénouement de la guerre, mais la stratégie allemande s'y déploie avec une envergure qui mérite l'attention, et elle aide, dans une large mesure, la germanique pression qui s'exerce sur les Etats balkaniques.

On peut affirmer, en effet, que l'attitude de ces derniers a dépendu et dépend toujours de la situation des Russes d'une part, et des opérations engagées contre Constantinople d'autre part.

Quand les Russes étaient sur les Carpathes et menaçaient la Hongrie, la Roumanie semblait disposée à l'intervention, et il est certain que son entrée en ligne n'aurait pas été sans gêner considérablement les plans de l'état-major allemand et eût enrayé l'offensive qui s'est produite en Galicie et qui a amené la retraite des Russes. Sans nul doute, la question des munitions a joué un grand rôle dans le bouleversement imprévu de la situation du front oriental. Cependant, les Austro-Allemands n'auraient pas pu se lancer, comme ils l'ont fait, avec une telle vigueur s'ils avaient senti sur leurs derrières l'armée roumaine réunie à l'armée serbe. L'intervention de l'Italie ne pouvait avoir le même effet à cause de la distance et des obstacles que la montagne opposait à une marche rapide du nouvel adversaire.

Si l'attaque de Constantinople tentée en février dernier par la flotte alliée avait réussi, la Bulgarie se fût hâtée de marcher avec ou sans la Grèce.

Les échecs des Russes en Galicie et des Alliés aux Dardanelles devaient avoir fatalement une répercussion retardatrice sur les résolutions des Balkaniques. Les Allemands en ont profité pour activer leurs intrigues autour des souverains et des gouvernements déconcertés et inquiets. Et nous assistons depuis deux mois à ce spectacle de corruption, de marchandage, d'intimidation qui n'est certes pas à l'honneur du sens politique des ministres de Sofia, de Bucarest et d'Athènes. Il y a tout lieu de croire que le pire parti qu'ils pourront prendre sera l'abstention persévérante et une neutralité aussi réservée que possible, jusqu'au moment où les modifications nouvelles de la situation leur commanderont un changement d'attitude conforme à leurs convoitises. Il sera peut-être trop tard alors pour eux. Car il y a une chose qu'il faut qu'ils sachent, et que la Quadruple-Entente ne doit pas leur cacher : c'est que les Alliés vaincront sans eux, que leur intervention, si elle ne tarde pas trop, peut avoir pour effet d'abréger la durée de la lutte, mais non d'en changer les résultats certains; chacun sera payé alors selon ses œuvres.

Actuellement, les Allemands paraissent avoir l'avantage sur le front oriental. Ils ont élargi leur occupation, ils ont délivré la Galicie et ils combinent sans nul doute une nouvelle poussée sur Varsovie.

Arrêtés au sud entre la Vistule et le Bug par le retour offensif des Russes qui a fortement entamé l'armée autrichienne de la Vistule, ils attendent sans doute, pour forcer en avant, des ravitaillements que leur avance dans une région dépourvue de chemins de fer rend plus difficiles et plus lents. Mais, en attendant, ils ont repris l'offensive au nord de la Pologne dans les régions du Niemen et de la Narew. C'est toujours le même plan d'enveloppement par les ailes. L'immensité du front n'effraie pas l'état-major allemand. Il tend à resserrer les branches de la tenaille sur les masses russes de Pologne. Mais la stratégie russe tient aussi les ailes du dispositif tant sur le Niemen que sur le Dniester, et elle dispose, au centre, d'une zone de manœuvre appuyée à des places fortes et bien desservie par les voies ferrées. De plus, elle a l'espace derrière elle, et même l'abandon de Varsovie ne serait qu'un incident désagréable sans portée décisive.

Il est à souhaiter pourtant que les armées russes, qui ont si habilement déjoué les spéculations des stratèges de Berlin en reculant sans se laisser entamer, soient bientôt en mesure de bénéficier des avantages de leur situation actuelle et de frapper un de ces coups qui sont le signe avant-coureur des grands désastres.

Général X...

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Samedi 17 Juillet (349^e jour de la guerre)



LE FRONT FRANÇAIS DANS LES VOSGES l'ennemi est refoulé par nos tirs de barrage

QUINZE HEURES. — Dans la région au nord d'Arras, la canonnade a continué pendant la nuit, elle a été particulièrement violente au nord de Souchez et entre Neuville et Roelincourt.

En Argonne, lutte de bombes et de pétards dans la région de Marie-Thérèse; violente canonnade au ravin des Meurissons. Deux attaques allemandes contre nos positions de la cote 263 (ouest de Bourneilles) ont été repoussées.

Sur les Hauts de Meuse, le bombardement des Eparges et de la région de Sonvaux, signalé dans le précédent communiqué, s'est poursuivi pendant la nuit.

En Lorraine, les Allemands ont, vers une heure, attaqué de nouveau nos tranchées de la partie

sud-est de la forêt de Parroy; les assaillants ont été dispersés.

Dans les Vosges, l'ennemi a lancé, hier soir, sur les positions qu'il a perdues au Ban-de-Sapt une attaque qui a été arrêtée par nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses.

Un coup de main tenté par les Allemands, à 23 heures, sur nos ouvrages des Fermes Tournies (1.500 mètres nord-ouest du village du Bonhomme), a complètement échoué.

LE FRONT RUSSE



De nouvelles batailles se préparent en Pologne. Les Allemands poursuivent leur offensive sur la Narew, où les Russes opèrent un mouvement de retraite ayant pour objet de mieux concentrer leurs forces. L'objectif de l'ennemi est toujours Varsovie; mais la capitale convoitée, plusieurs fois sauvée déjà, n'est pas encore à sa merci.

DERNIÈRE HEURE

LE COMMUNIQUE FRANÇAIS

NOS ENNEMIS ESSAIENT sur les Hauts-de-Meuse une offensive qui échoue

VINGT-TROIS HEURES. — En Artois, la canonnade a diminué d'intensité. Quelques obus sur Arras.

Sur la rive droite de l'Aisne, dans la région de Troyon, lutte de mines et très violent bombardement.

Une vingtaine d'obus lancés sur Reims ont tué un civil et en ont blessé grièvement un autre.

En Argonne, journée relativement calme, sans action d'infanterie.

Sur les Hauts de Meuse, les Allemands, après le bombardement de la nuit dernière, ont lancé une violente attaque contre nos positions depuis la Tranchée de Calonne jusqu'au village des Eparges. Sur la crête sud du ravin de Sonvaux, ils ont réussi sur un seul point à reprendre pied dans un élément de tranchée que nous leur avions enlevé le 6 juillet. Quelques groupes d'Allemands qui étaient parvenus à s'infiltrer dans le ravin ont été tués ou faits prisonniers. Entre la crête de Sonvaux et la Tranchée de Calonne, l'ennemi a été repoussé également avec de lourdes pertes. Bombardement continu en forêt d'Apremont.

L'ATTITUDE DES BALKANIKUES

M. Gounaris assurera l'intérim du ministère des Affaires étrangères

ATHÈNES. — La démission de M. Zographos, pour raisons de santé, ayant été acceptée, M. Gounaris, président du Conseil, fera provisoirement l'intérim du ministère des Affaires étrangères. Un décret dans ce sens paraîtra cette semaine.

La convocation du Parlement grec serait retardée.

ATHÈNES. — On a des raisons de croire que M. Gounaris a réussi à persuader le roi de signer un décret retardant d'un mois la convocation du Parlement. Ce décret serait publié lundi, après une seconde consultation des médecins du roi. — (Morning Post.)

Politique agressive de l'Autriche-Hongrie

LONDRES. — Le correspondant du Morning Post à Budapest télégraphie :

« L'Autriche-Hongrie s'est engagée dans une politique agressive vis-à-vis des Etats balkaniques. Le comte Tisza exerce une véritable pression sur la Roumanie et la Bulgarie. » — (Information.)

Les offres de la Turquie à la Bulgarie

GENÈVE. — On mande de Sofia à la Gazette de Cologne que la Turquie est disposée, en principe, à céder une portion de son territoire à la Bulgarie dans un intérêt de bon voisinage. Le seul point en litige est la délimitation du territoire d'Andrinople. La Turquie voudrait y comprendre le faubourg de Karagatsch avec la gare, mais les Bulgares s'y opposent à cause de l'interruption qui en résulterait, du raccordement direct avec la Bulgarie nouvelle.

LE CRIME DU "LUSITANIA" est jugé par un tribunal anglais

LONDRES. — Lord Mersey, président du tribunal chargé d'examiner le cas de la destruction du Lusitania, vient de prononcer son jugement.

Le jugement porte : que le Lusitania fut coulé par des torpilles lancées par un sous-marin allemand, dans l'intention non seulement de couler le navire, mais aussi de détruire la vie des passagers; que le Lusitania n'était pas armé; qu'aucun avertissement ne lui fut donné par le sous-marin de son intention de l'attaquer, qu'aucune demande ne fut faite au Lusitania de s'arrêter et qu'aucune occasion de s'échapper ne fut donnée aux passagers par le sous-marin; que le Lusitania ne portait ni munitions spéciales, ni canon, ni canonniers, ni troupes, et que, par conséquent, le navire ne violait pas les lois des Etats-Unis; que le Lusitania portait des boîtes de cartouches, mais que celles-ci avaient été déclarées dans le connaissance; qu'il n'y avait pas d'autres explosifs à bord; que l'Amirauté avait pris toutes les précautions nécessaires.

Néanmoins, l'avis de lord Mersey est que le capitaine Turner ne mérite aucun blâme, que tout le blâme en ce qui concerne la cruelle destruction d'existences dans cette catastrophe retombe sur ceux qui ont projeté et commis le crime.

MEETING FEMINISTE

LES FEMMES ANGLAISES veulent participer à la guerre

LONDRES, 17 juillet. — Une grande démonstration, effectuée par les femmes qui demandent le droit de servir la patrie à cette heure suprême de son histoire, a eu lieu à Londres cet après-midi; une vaste procession s'est formée sur le quai de la Tamise, d'où elle a commencé à partir vers 3 h. 1/2; malgré le temps pluvieux, les femmes ne portaient pas de parapluies.

Chaque des 125 sections était précédée d'un étendard magnétique avec des inscriptions, entre autres celles-ci :

« Les hommes doivent se battre, les femmes doivent travailler. »

« Nous sommes déterminées à sauver la patrie. »

« Afin de réduire le kaiser, faisons des obus. »

« Demandons un service de guerre pour tous. »

La procession comprenait des femmes riches aux noms historiques, titrées, qui marchaient côte à côte avec des employées et des ouvrières. On estime que la procession comptait 40.000 femmes, et que les assistants étaient au nombre de 100.000.

Une députation a rendu visite au ministre des Munitions, qui l'attendait; il lui a répondu d'une tribune qui a été érigée devant le bureau du ministre.

M. Lloyd Georges a prononcé un discours :

Cinquante mille femmes, a-t-il dit, travaillent déjà à la fabrication des munitions; ce chiffre pourra être augmenté dès que l'outillage le permettra. Les femmes qui seront employées à ce travail devront y consacrer tout leur temps. Le gouvernement veillera à ce qu'elles obtiennent un salaire minimum raisonnable. Si elles travaillent aux pièces, elles devront être payées au même taux que les hommes employés dans les usines.

Le ministre a terminé son discours en exprimant l'opinion que les femmes pourront par leur travail aider à abréger la durée de la guerre.

LES TROUPES FRANCO-ANGLAISES au Cameroun remportent de grands succès

Le ministre des Colonies vient de recevoir la nouvelle que les troupes alliées qui avaient pris récemment le poste de Caroua, après avoir forcé sa garnison à se rendre sans conditions, ont continué leur marche victorieuse jusqu'à la ville de N'Gaoundéré dont elles se sont emparées, le 29 juin, à la suite d'une brillante action.

N'Gaoundéré, qui est le noeud de nombreuses routes se dirigeant sur les divers points de la colonie, paraissait devoir être, grâce à sa situation dans une région à la fois accidentée, riche et saine, le réduit de la défense allemande contre les colonnes françaises et anglaises qui procèdent méthodiquement à la conquête du Cameroun.

La perte de ce réduit constitue un échec sérieux pour nos ennemis. Aussi ont-ils essayé de le reprendre par une vive contre-attaque de nuit qui leur a valu une nouvelle défaite. Ils ont alors battu en retraite dans la direction de Tibati, qui se trouve au sud-ouest de N'Gaoundéré.

A ce beau fait d'armes est venu s'ajouter un autre succès remporté par les troupes franco-anglaises opérant dans une région plus rapprochée de la côte. Elles se sont, en effet, emparées, à la date du 14 juillet, des postes de Dehane et de Tjahe. Ainsi se poursuit de plus en plus serré l'encercllement des forces allemandes et s'étend sans cesse la zone effectivement occupée par les Alliés.

LE CONFLIT MINIER Gallois

n'a pas encore reçu de solution

LONDRES. — Le comité exécutif de la Fédération des Mineurs de la Galles du Sud n'a pas pu se mettre d'accord sur les propositions qu'il devait présenter à M. Runciman cet après-midi. Par suite, la conférence qui avait été projetée avec le ministre du Travail n'aura pas lieu aujourd'hui.

Le comité exécutif tiendra une nouvelle réunion à Cardiff lundi.

LE COMMUNIQUE ITALIEN

L'OFFENSIVE ITALIENNE se poursuit avec succès en Cadore

ROME, 17 juillet. — En Cadore, dans le haut Cordevole, nos troupes, par leur offensive contre les groupes de forts près de Faltaredo et près de Livinalongo, se sont emparées des zones élevées et difficiles situées entre ces points. Hier, surmontant les difficultés du terrain et bravant la résistance tenace de l'ennemi, nous avons atteint la ligne qui, passant par la tête de la vallée de la Franza, va du val de Faltaredo jusqu'aux pentes du col de Lana.

Une très brillante attaque de notre infanterie nous a rendus maîtres des contreforts qui, du col de Lana, vont jusqu'à Saleze et Agai.

Dans le val d'Andraz, sous un feu très meurtrier, nous avons conquis à la baïonnette les tranchées les plus avancées où maintenant l'ennemi essaie de se renforcer.

Dans la zone de Visonzo, on signale une activité croissante de l'ennemi autour de Plezzo; dans la soirée du 15, il a tenté, sans obtenir de résultats, quelques attaques contre les hauteurs qui forment la tête de pont de Plava.

Dans la nuit du 17, deux de nos dirigeables ont bombardé les forts autour du Goritz et un campement ennemi installé sur les pentes nord du mont Saint-Michel sur le Carso. Les résultats obtenus ont été satisfaisants. Nos dirigeables, bien qu'ayant été constamment entourés par des fusées éclairantes, et violemment bombardés par l'artillerie ennemie, ont réussi, à l'aube, à rentrer indemnes dans nos lignes.

Nouvelles manœuvres du comte Bernstorff aux Etats-Unis

WASHINGTON. — La conférence entre le comte Bernstorff et M. Lansing n'a pas eu lieu dans une forme officielle et l'on ne croit pas qu'elle ait des résultats importants.

Le comte Bernstorff a exposé au secrétaire d'Etat le but du gouvernement allemand, qui serait de donner satisfaction à l'opinion allemande tout en maintenant des relations amicales avec les Etats-Unis.

Les Etats-Unis, a dit le comte Bernstorff, devraient profiter des réclamations de la note allemande, pour intervenir auprès de l'Angleterre afin de régler la question intégrale du contrôle des mers.

Les fonctionnaires américains indiquent cependant qu'une semblable proposition serait accueillie par eux de meilleur gré, si elle était accompagnée de l'assurance que les vies américaines seront garanties contre les attaques des sous-marins allemands.

Le comte Bernstorff a envoyé à Berlin un long rapport par télégraphie sans fil.

On croit savoir que dans l'entretien a été également discutée l'affaire du Nebraskan, mais qu'on n'y a pas abordé la note autrichienne relative aux munitions.

C'est l'Allemagne qui suggéra à l'Autriche-Hongrie sa note sur les munitions

BERNE. — Selon des renseignements de la meilleure source, c'est l'Allemagne qui suggéra à l'Autriche d'adresser aux Etats-Unis sa note sur les munitions et la rédaction en a été faite par MM. de Bethmann-Hollweg et de Jagow.

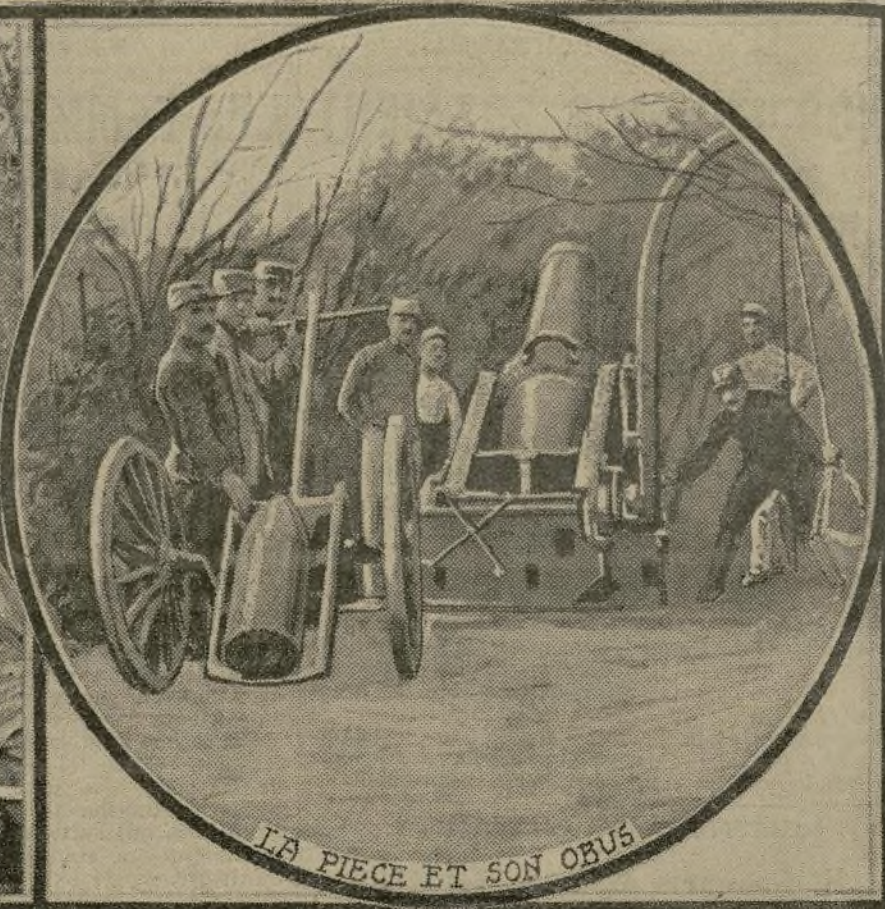
Du fait que l'Allemagne se sert ainsi de l'Autriche comme « homme de paille », on donne cette raison que l'Autriche-Hongrie n'a pas, comme l'Allemagne, fourni de munitions de guerre à l'Angleterre pendant la guerre sud-africaine, et qu'on ne saurait, par conséquent, l'accuser de reprocher à l'Amérique de faire ce qu'a fait précisément l'Allemagne.

UNE GRANDE BATAILLE se prépare en Courlande

PÉTROGRAD. — La Gazette de la Bourse croit savoir que les forces allemandes opérant contre les Russes comptent six armées sur le front de la Galicie du sud et de Lublin, et trois armées avec une nombreuse cavalerie sur le front nord.

En ce qui concerne ce dernier front, où les opérations qui viennent de commencer promettent une grande bataille, on compte six cent mille Allemands.

Autour de notre pièce de 270



Notre artillerie fournit chaque jour davantage la preuve qu'elle est la première du monde, en dépit de ce que prétendait le bluff germanique. La pièce de 270 et le 75, sans compter diverses autres puissantes unités, seront les artisans de la victoire.

Autour des gros canons autrichiens



Sur le front sud, les Autrichiens font tonner aussi leurs canons-épouvantails. Mais ils se les font prendre aussi. Ces deux pièces sont ici aux mains des Italiens, dont quelques officiers sont photographiés avec huit prisonniers.

LA GUERRE ANECDOTIQUE

Qu'importe! Tu es là!...

De la Liberté :

Le retour des grands blessés donne lieu à Lyon aux scènes les plus touchantes.

Dans la foule groupée aux abords de la gare des Brotteaux pour saluer nos glorieux soldats, se trouvait une femme qui, depuis le début de la guerre, était sans nouvelles de son mari parti les premiers jours de la mobilisation.

Soudain, au passage d'une des automobiles qui transportaient les blessés on la vit se précipiter en appelant son mari qu'elle venait de reconnaître. Les camarades du rapatrié l'aidèrent à se hisser dans la voiture, et voilà les deux époux, si longtemps séparés, dans les bras l'un de l'autre.

Mais lui, tout à coup, dans un sanglot :

— Ma pauvre femme, j'ai une jambe de bois !

Et elle, de lui répondre avec élan, le pressant plus tendrement encore :

— Qu'importe ! puisque tu es là !

La bonne protection

Du Temps :

Un de nos amis qui se trouve actuellement sur le front a reçu la lettre suivante d'un « poilu » qui combat également et dont nous respectons scrupuleusement le style :

« C'est avec plaisir que je m'empresse de vous écrire ces quelques mots pour vous dire que je suis aussi au champ de bataille et pas très loin de vous... Nous avons eu une attaque il y a trois jours. C'était terriblement rigolo. Je suis en liaison. Je n'en fais pas trop, à part quand ça crache et qu'il faut communiquer dans les tranchées. Mais je n'ai pas peur, et je suis garanti depuis que la voiture m'a passé sur la tête... »

Recevez, etc.

« Tony U... »

Pour les distinguer

Une lectrice écrit à l'*Intransigeant* cette lettre courte et justement amère. Il est certain que de telles méprises doivent être très douloureuses et pour le blessé et pour celui qui en est l'auteur.

« Je donne le bras à mon mari, retour du front. Il est aveugle. Nous croisons dans la rue un adjudant que mon mari fixe sans le voir : — Eh bien ! on ne salue pas, mon brave ? »

« Cela n'était pas dit méchamment. Mais ce mot a fait de la peine à mon mari. Il a été entendu autour de nous. C'est pénible ! Continuez, monsieur, votre campagne pour qu'on donne vite un insigne visible aux aveugles et, aux grands blessés de la guerre. C'est une protection pour eux. »

La "Revue à Cheval"

Pour ne pas laisser à l'envahisseur la prise facile de ses boules de son et de ses boîtes de singe, la Station-Magasin de Montereau s'était, en septembre dernier, prudemment repliée sur Moulins. Et depuis dix mois, les « riz-pain-sel » de la 5^e section de C. O. A. travaillent sans relâche à ravitailler, du centre, leurs camarades du front. Les quelques instants de répit que leur laisse le service, quelques-uns les ont employés à monter une bien spirituelle revue qu'ils ont offerte, à l'occasion du 14 juillet, à leurs chefs et aux officiers de la garnison. Signoret et Colombel, dans le civil acteurs applaudis du public parisien, actuellement commis d'intendance à la S. M., ont joué, avec beaucoup de brio, la *Revue à Cheval*, qu'ils avaient eux-mêmes écrite avec leur camarade Ledieu, et où ils firent défiler, en des scènes très réussies, les silhouettes sympathiques de leurs officiers. Ce fut un gros succès, et la quête qui fut faite pour les blessés fut un beau denier.

Une visite à Ypres

25 juin. — Extrait du carnet de route d'un brancardier de la ...^e section d'infirmiers militaires :

Sur la route d'Ypres — Une longue route avec une bordure d'arbres au feuillage fin, émondé en touffes. Ces arbres ont l'air de sentinelles surveillant les moulins à vent dont les grands gestes tournoyants semblent des gestes d'espions. Un ciel gris dans la tonalité des émotions, d'une couleur qui convient aux ruines. Un canal allonge son ruban près du ruban de la route. Une rivière, l'Yser, sur laquelle le regard s'attarde, comme si elle portait le reflet des combats.

Ypres. — On devrait parler de cette ville, comme d'une relique. On devrait y prier comme dans un temple. Tout y est sacré.

Pas une maison qui ne soit atteinte, percée, criblée de balles, sans portes ni fenêtres ni toits. Des débris de murs ; des amoncellements de pierre, par où les stigmates des obus. On a prononcé le nom de Pompéi à propos d'Ypres. Il revient invinciblement sur les lèvres. Mais quelle différence entre les deux ruines ?

Pompéi renaît sous le soleil ; Ypres finit de mourir sous la pluie. Cette grande place d'Halles ? Solitude. Cette longue rue entre les maisons écroulées ? Solitude ! Le regard s'y perd, on éprouve comme le besoin de fermer les yeux. Et le canon... tonne au loin. Personne ? Si, des soldats anglais qui explorent les décombres. Dans un coin, près des restes d'une église, plusieurs jouent aux cartes ; un autre se fabrique une bicyclette avec des débris ramassés dans un magasin démoli.

La visite aux églises glace d'horreur. Plus d'autel, des colonnes brisées et gisant à terre ; les vitraux en

poussière ; les statues jetées à bas ; ici un bras, ici une jambe, ici un torse, ici une tête. Une vierge à un trou dans la tempe ; un saint Roch porte une plaie au flanc, et son chien a la patte cassée. Ils ont fusillé Dieu, sa mère et toutes les images des saints.

Au sortir d'Ypres, une petite maison de briques rouges. Elle est sans blessures, ce qui étonne fort. Elle est habitée par un homme dont le fils a été tué à la bataille d'Ypres. Il m'offre des fleurs, des roses d'Ypres. En effet, dans le jardin j'aperçois des roses blanches, des roses rouges fleuries malgré les détresses. Sa jeune fille nous offre aussi des roses qu'elle a greffées elle-même. Un geste de bonté dans un décor d'horreur.

En quittant Ypres nous croisons les régiments allant aux tranchées, les autos de ravitaillement. Mais les yeux demeurent attachés aux ruines, car cette triste ville où l'on voudrait quand même vivre jusqu'à ce que soit venue l'heure de la justice, de la victoire qui réparera tout !

Au Cameroun

Un soldat français, collaborant à l'œuvre des Anglais au Cameroun allemand, nous écrit, le 12 juin, de son cantonnement d'Edia :

Il existe une ville (et je crois que c'est la seule) au Cameroun jouissant d'un climat sain : c'est Buéa, perchée très haut sur le flanc du mont Cameroun, et où vont en convalescence les malades et les blessés des diverses colonnes ou postes de l'intérieur. On y est mieux que lorsque l'on opère en forêt dans la vase et sous les rafales d'eau ou de balles que les bataillons ennemis exécutent contre nous depuis fin septembre 1914. C'est un poilu qui a fait toutes les colonnes du Bas-Cameroun qui vous le dit, croyez-le.

Nos colonnes avancent toujours vers l'intérieur à une belle allure, tant celle du Tchad et celle de la Lobay que celle du Gabon. Elles avancent sous un ciel de feu évacuant tout le long de la route de nombreux Européens. Les Allemands reculent sans cesse, mais, dans ces forêts, un homme placé au coin d'un fourré, invisible, en arrêterait vingt, à condition toutefois qu'il soit plus courageux qu'un Boche. La campagne est dure autant qu'elle sera glorieuse. Ici, on ne compte pas par dix kilomètres, mais par cent, par mille même, pour les colonnes venant du nord et de l'est. Mais personne ne se plaint ! La chaleur, les maladies, n'étant pas pour amoindrir notre ardeur et notre désir de vaincre. Dites bien cela de la part des « poilus tropicaux », que l'on oublie peut-être un peu trop.

Un poilu, lecteur d'*Excelsior*, qui préférerait être dans les tranchées de France !

Riposte

Après avoir submergé la Belgique et le nord de la France, le flot germanique, retour de la Marne, s'est arrêté sur l'Aisne. Et, depuis des mois, il reste là ! Après la manière forte, les Huns cherchent à se faire apprécier de la population des pays envahis et s'évertuent à lui donner de bonnes nouvelles de la guerre.

Souvent, celles-ci font honneur à leur imagination — mais l'auditoire est sceptique. C'est ainsi qu'au plus fort de l'hiver et sous le règne du pain K, l'agence Wolff ayant annoncé une grande victoire sur le front oriental, un officier teuton s'empresse d'en informer ses hôtes provinciaux et forcés, en un langage qu'il croyait très parisien :

— Vous comprenez, leur dit-il, nous venons de « cueillir » Berditcheff !

— Ah ! fit un auditeur poliment, et... cela se conserve-t-il ?

Le ublan n'a pas compris.

Contre l'ennui

Extrait d'une lettre de prisonnier de guerre :

Nous sommes ici 450 officiers des quatre nations, et bien que notre installation soit rudimentaire, nous ne sommes plus trop à plaindre, ayant de l'air et de l'espace. Je ne parlerai pas de la nourriture — mais les cois que vous m'envoyez me font joliment plaisir.

Nous luttons, naturellement, contre l'ennemi terrible qui ronge tout prisonnier, et ici encore se dessine bien le caractère national de chacun de nous. Les Anglais jouent au foot-ball et au tennis ; les Russes, sans impatience, fument des cigarettes ou dorment ; quant aux Français, ils voient, entendent, savent et racontent les choses les plus extraordinaires ! D'où cela leur vient-il ? Qui pourrait le dire ? Mais ils sont d'un optimisme que rien n'abat et qui semble s'exalter à chaque mauvaise nouvelle publiée par les journaux allemands — les seuls qui nous soient permis de lire.

Les bagues d'aluminium

La mode est aujourd'hui à ces rudimentaires bagues d'aluminium qui, plus tard, évoqueront tant de souvenirs et que tous les combattants alliés s'amusent à fabriquer dans les tranchées sous la pluie de mitrailles et le jet meurtrier des grenades à main. Mais, sait-on dans le public à quel prix héroïque s'achète leur matière première ?

Voici une très récente anecdote assez édifiante qu'un de nos amis, officier belge en congé à Paris, nous contait hier à ce sujet :

C'était dans une tranchée de première ligne occupée par nos amis du Nord, les hommes, comme toujours, y faisaient une chasse acharnée aux fragments d'obus ; à peine un projectile venait-il de tomber que chacun se précipitait pour s'emparer de l'anneau d'aluminium qui ensermoie la tête.

En pareil cas toutes les paternelles remontrances des chefs sont impuissantes à empêcher ces grands en-

fants de s'exposer ainsi. C'est que, dame, il faut bien se procurer du métal pour fabriquer ces bagues si enviées qu'on envoie aux amis et connaissances...

Un soldat, sévèrement admonesté par son capitaine pour son inutile imprudence, trouva cette réponse géniale : « Mais, mon commandant, à quoi voulez-vous que nous passions notre temps ? »

Avant le naufrage les rats quittent le navire

Il existe à Bruxelles, à deux pas de l'antique et merveilleuse église du Sablon, un sombre palais où la vie semblait déjà éteinte alors même que la ville traversait la plus magnifique période de prospérité que l'histoire ait enregistrée. Cette demeure sépulcrale est celle des princes de la branche allemande de la famille d'Arenberg, qui y avaient accumulé d'incroyables trésors artistiques et qui, du reste, possèdent d'immenses propriétés en Belgique, lesquelles, par une étrange coïncidence, furent toutes épargnées par les hordes du moderne Attila.

Voici quelque temps, le prince d'Arenberg, chef de cette branche ultra-boche, qui semble se trouver très à son aise en Belgique, fit déménager en hâte la plus grande partie du mobilier historique et des œuvres d'art qui meublaient le palais du Petit-Sablon. Il y en avait quinze wagons bondés ! Mais avant de quitter lui-même le sol ravagé du pays martyr, le noble Germain se rendit chez le vieux curé du Sablon, paroisse séculaire du palais, où sa tante — en vertu d'une très ancienne et toute spéciale autorisation — prend part chaque année, le 3 novembre, à la messe solennelle de Saint-Hubert.

Le prêtre belge le reçut avec une froide dignité et, après les salutations d'usage, lui demanda pourquoi il voulait quitter la Belgique « alors qu'il s'y trouvait si bien ».

Sans même vouloir comprendre la sanglante ironie de cette apostrophe, le prince confessa au vénérable ecclésiastique qu'il lui faisait ses adieux sans esprit de retour.

Diabla ! Mais alors ?...

Plus de bière !

Le *Berliner Tageblatt* s'émeut que la bière manque :

Les cafetiers de Berlin serviraient bien de la bière à leurs clients, mais voilà, ils n'en ont plus ! Ce cauchemar, qu'on aurait dû prévoir depuis longtemps, tombe maintenant sur Berlin comme sur les autres cités de l'Empire. Le manque de bière est aujourd'hui un fait. Et avec cela nous avons un été de plomb et une soif en conséquence. La bière manque non seulement chez nous, chez ceux qui sont restés à la maison, mais il n'y en a pas non plus pour être expédiée sur le front, à nos soldats qui se battent pour nous. On s'imaginerait aisément tout ce que nos soldats doivent souffrir, le long des routes poussiéreuses de la Champagne, dans les tranchées en Pologne et dans les Flandres. Le vin de France, si bon soit-il, ne vaut pas notre bière pour éteindre la soif d'un Allemand. Il est inutile d'essayer de donner du thé à nos troupes. Les soldats allemands ne sont pas des Cosaques. Le thé ne leur réussit pas. Il faut de la bière à des estomacs germains. C'est donc avec raison que notre état-major a décidé de prélever en Bavière vingt pour cent sur toute la production de la brasserie pour l'envoyer sur le front. Toutefois, il faut remarquer que, depuis le 1^{er} mars déjà, la production générale de la bière n'est plus que de soixante pour cent de ce qu'elle est en temps normal. Mais aujourd'hui les provisions d'orge sont épuisées et la récolte n'est pas encore faite. Or, il est indiscutable que la production actuelle est absolument insuffisante pour satisfaire les besoins de la consommation, particulièrement énorme cette année. Voilà pourquoi, nos brasseurs se voient dans la triste obligation de fournir à leur clientèle des bières trop jeunes et d'un goût pour le moins douteux. Mais le plus inquiétant c'est que même cette bière commence à faire défaut. La plus grande brasserie berlinoise, la Hofbrauhaus qui débitait tous les samedis de 120 à 150 hectolitres n'en obtient pas seulement 50 hectolitres. Sans doute ce ne serait pas un grand mal si l'on buvait un peu moins de bière, mais la question se complique singulièrement au point de vue économique.

La cuisine de nos Alliés

Ossi-Buchi (jarret de veau). (Cuisine italienne)

Détailler deux jarrets de veau en rouelles ou tranches épaisses de 5 à 6 centimètres (l'os séparé à la scie). Assaisonner ces rouelles de sel et de poivre, les passer à la farine et les faire colorer des deux côtés au sain-doux brûlant, dans un sautoir.

Lorsque les rouelles de veau sont bien colorées de toutes parts, mettre dans le sautoir 200 grammes d'oignon haché ; faire bien blondir cet oignon.

Ajouter 1 kilo de tomates pelées, pressées et grossièrement hachées, 2 décilitres, 1/2 de vin blanc sec et un peu d'ail écrasé.

Faire réduire en plein feu des deux tiers.

Mouiller les ossi-buchi avec du bouillon ordinaire, en quantité suffisante pour bien recouvrir la viande.

Ajouter un fort bouquet garni. Faire bien bouillir, couvrir le sautoir et faire cuire au four, à bonne chaleur, pendant une heure et demi.

Egoutter les ossi-buchi, les dresser dans un plat creux, les arroser avec leur sauce convenablement réduite, et saupoudrer de persil haché.

Visions de guerre : Parmi les épieux et les réseaux de fils barbelés



UNE TRANCHEE ALLEMANDE CONQUISE PAR LES ECOSSAIS. PHOTOGRAPHIE PRISE PAR UN SOLDAT BLESSE PENDANT LE COMBAT



L'EXPLOSION D'UNE "MARMITE" A PROXIMITE DES RETRANCHEMENTS CONQUIS



SOLDATS ECOSSAIS ALLANT PRENDRE POSITION DANS UNE TRANCHEE QUI VIENT D'ETRE PRISE A L'ENNEMI

Parmi les expédients usités par les Allemands que harcèlent les forces alliées, interviennent fréquemment les réseaux de fils de fer barbelés et enchevêtrés, les épieux enterrés au ras du sol. Tout autour des deux empires traqués, une ceinture agressive se hérise, renouvelée aussitôt que détruite. Mais, ayant bien vite conformé leurs aptitudes guerrières aux difficultés semées sous leurs pas, les soldats de l'Entente sont devenus différents désormais à ces tactiques qui purent, aux premiers jours, les étonner quelque peu. Aujourd'hui, ils ont les moyens de franchir ces vaines barrières et d'éviter les trappes perfides. En de récentes affaires notamment, les Ecosse combattant en Flandre et dans la région du Nord ont montré qu'ils se riaient de ces moyens de défense.

LA GUERRE AÉRIENNE

Les Zeppelins qui se cassent ⁽¹⁾

J'ai voulu montrer, une fois de plus, la mentalité et la duplicité des pitoyables adversaires qui nous sont opposés. De même, lorsqu'ils venaient bombarder Paris en avion, les pilotes choisis étaient de ces individus que nous avions abrités pendant de longues années et vis-à-vis desquels notre courtoisie avait été poussée aux plus extrêmes limites de la faiblesse. Ainsi les Allemands comprennent la guerre !

Ce qui n'empêchait pas le vieux comte Zeppelin de soutenir dans une interview les escobarderies suivantes :

« Le but des zeppelins comme engins de guerre n'est pas d'attaquer des non-combattants, mais des forces militaires, des fortifications, des villes fortifiées, des navires, des arsenaux et des docks... La meilleure preuve de l'humanité des équipages git dans ce fait que l'on a trouvé des bombes non explosées dans les villes anglaises qu'ils ont visitées. Quand un zeppelin est découvert par l'ennemi et est accueilli par un feu violent, son salut dépend souvent de la possibilité pour lui de faire une ascension rapide. Dans ces conditions, il devient absolument nécessaire pour lui de se servir de ses bombes comme fest. Dans ce cas-là, autant que possible, les contacts des percuteurs sont supprimés avant de laisser tomber les bombes ! »

Ah ! le bon billet ! Et comme le vieux Zeppelin est digne des forbans qui le commandent. Non seulement il altère la vérité avec impudence, mais il semble vouloir excuser la mauvaise qualité des bombes allemandes en la faisant prendre pour de la grandeur d'âme.

Le 29 janvier, un télégramme de Berlin parvenait à Rome et ne semblait pas partager l'enthousiasme du créateur des rigides : « Depuis le début de la guerre, l'Allemagne a perdu la moitié de la flotte de zeppelins qu'elle possédait au 1^{er} août. Ceux qui ont accompli le récent raid en Angleterre ne seraient pas tous rentrés à leur hangar. Il en manquerait deux dont le sort est inconnu. »

L'un au moins de ces deux zeppelins semble avoir sombré en mer. Le capitaine d'un navire suédois aperçut, en effet, au début de février, dans la partie sud de la mer du Nord, une épave ayant la forme d'une carcasse de zeppelin. L'équipage n'osa pas s'approcher, de nombreuses mines ayant été découvertes aux alentours et pensa qu'il s'agissait peut-être d'un guet-apens. Mais le fait était absolument réel. A Friedrichshafen, en effet, on certifiait, à la même époque, qu'un des deux dirigeables « manquant depuis quatre jours » était tombé dans la mer du Nord, au large des côtes du Danemark, pendant une tempête. Tout l'équipage avait été noyé et le dirigeable complètement détruit.

Le mois de février était particulièrement pénible pour la firme Zeppelin and Co. Un Parseval volait dans la matinée du 15 au-dessus de la partie Est d'Amsterdam, à 200 mètres d'altitude environ. L'é-

quipage essayait, en vain, de maintenir l'appareil dans la position horizontale, il n'y réussissait que pendant quelques minutes, après quoi, l'aéronat revenait à sa position verticale. Il prenait ensuite la direction de Zuyderzée. A un moment le guide-rope s'embarassait dans les fils télégraphiques. Puis le Parseval en détresse disparaissait du côté de Schellingwoude. On pensa que des coups de feu l'avaient mis dans cet état. Le dirigeable, si j'ose m'exprimer ainsi, continuait sa course désordonnée et passait au-dessus de Hoorn à 10 heures 15. Il paraissait ne posséder aucune nacelle, et, volant au-dessus du Zuyderzée, s'enfuit dans la direction de Medemblik.

Les zeppelins, jaloux de ce succès, imitèrent un aussi glorieux exemple. Le 16 février, le L-3 quittait Hambourg, le matin, à quatre heures. Il croisait pendant la journée au large de la côte Nord-Ouest du Danemark, lorsque successivement les divers moteurs cessèrent de fonctionner. Vers six heures du soir, le dirigeable échouait sur une plage des îles Fanoë et, en atterrissant, se cassait en deux. L'équipage, composé de deux officiers et de quatorze sous-officiers ou soldats, sautait hors de la nacelle sans

blessures. Aussitôt après, ce qui restait du mastodonte était en flammes. Le capitaine déclara que le feu fut mis au dirigeable de propos délibéré pour éviter des accidents au cas où le vent le chasserait à l'intérieur de l'île. Toujours est-il qu'il ne restait rien du géant des airs. Le L-3 (27.000 m. e., 4 moteurs Maybach de 180 ch. chacun, 158 mètres de long, 16 m. 50 de diamètre) avait battu le record de hauteur, montant à 3.125 mètres, le 16 mai 1914, puis avait tenu l'air trente-cinq heures en juin.

Le lendemain, les zeppelins faisaient encore parler d'eux : le L-4, l'un des plus récents dirigeables de la marine, cubant 30.000 mètres, muni de 4 moteurs, le plus rapide et le plus puissant de la flotte aérienne allemande avant la guerre, trouvait une fin également pénible. Voyageant par une brume épaisse, deux de ses moteurs s'arrêtaient net et l'aéronat n'obéissait plus au gouvernail. L'équipage décidait alors de l'abandonner et, au moment où il passait près des brisants de Boersmose, sur la côte occidentale de Jutland, deux officiers, neuf sous-officiers et soldats sautaient sur le sol sans se blesser, à l'exception d'un mécanicien qui tombait d'une grande hauteur et se brisait les deux jambes.

(A suivre.)

J. M.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LE FRONT ITALIEN



FEUILLETON D'EXCELSIOR DU DIMANCHE 18 JUILLET 1915 (13)

Le Grand Blagpool...

PAR
MICHEL GEORGES-MICHEL

Conversation avec un nègre

Tenant son rasoir dans la main droite, de la gauche il déboutonna le col de sa chemise, éleva la lame.

Un éclair brilla.

Dix heures sonnaient.

Si ce récit était une pièce de théâtre, je ferais ici tomber le rideau.

Où Pierrot commence à s'inquiéter et suites d'une conversation avec un nègre

Pendant l'agitation, dans la rue, augmentait. Pierrot se souciait peu des saluts affectueux des gens qui le reconnaissaient. Il monologuait.

— Salut monsieur ! Salut madame ! Pour le moment c'est la gloire ; je suis le premier reporter des Etats-Unis. Mais si le président ne s'est pas égaré pour de bon dans la forêt du Nord, s'il n'a semé ses compagnons que pour se donner un peu de vacances, dans une demi-heure il m'envoie un démenti et je suis le plus joli garçon du Nouveau-Monde. Bien que les Américains aiment les farces, comme cette fois il n'y a qu'un côté, celui des

dupes, qu'ils le sont tous, je risque... Qu'est-ce que je risque ?

Pierrot regarda encore une fois les journaux et récapitula :

— De quelque façon que je présente l'histoire, les faits sont là : j'ai fait mobiliser l'armée, la flotte, arrêter les trains et quarante individus ; j'ai trompé les journaux, trompé la police, trompé la nation américaine tout entière... Voyons, supposons seulement que chaque journal, chaque commerçant, chaque compagnie de chemins de fer, lésé par cette interruption des affaires me demande une indemnité pour le préjudice... il ne me resterait pas assez de jours à vivre pour honnêtement payer en années de prison... Parlons-nous sérieusement à nous-même. L'orage va éclater. Il y a déjà de l'électricité dans l'air. Je crois que je ferais bien d'aller rire, si j'en ai envie, de l'autre côté de la frontière, de boucler ma valise sans trop d'ostentation et...

Pierrot en était là de ce monologue quand il se sentit toucher au bras. Il se retourna. Hog était devant lui, souriant.

— Bonjour, mon cher ami, dit le directeur, bonjour !

Pierrot lut dans le regard de Hog quelque chose de satanique.

— Mon cher bon premier rédacteur ! continua le directeur à haute voix, de sorte que des passants s'arrêtèrent. Vous avez fait là un coup superbe et je pense à vous prendre comme associé... Mais il faut que vous réussissiez encore quelque chose d'énorme. Voici.

Master Hog guettait sur la figure de Pierrot un signe de défaillance.

Pierrot ne broncha pas et attendit.

— Voici. Vous allez courir après les assassins de Roosevelt et ramener le corps du président.

Je vous ouvre un crédit illimité et je vous adjoints les trois meilleurs revolvers de l'Amérique : Jim, Hass et Nido. Qu'en pensez-vous ?

— Vieux pourcentage ! pensa exactement Pierrot. Tu as flairé l'histoire et tu n'oses dire l'avoir devinée. Attends voir... comme on dit dans le Pas-de-Calais...

— Eh bien ? demanda Hog, pressant.

— J'y ai déjà pensé, répondit Pierrot.

— Alors ?... fit Hog en se frottant les mains...

Mais une formidable explosion ébranla l'atmosphère. Une gerbe de feu monta dans le ciel, à quelques kilomètres de l'endroit où se trouvaient le directeur et le rédacteur. L'azur fut obscurci durant une minute.

Hog et Pierrot se précipitèrent avec la foule, hors de la ville, vers une petite maison dont les restes épargnés par l'explosion brûlaient allégrement.

Les pompiers étaient déjà là, s'arrosant les uns les autres par-dessus le foyer.

— Mais c'est la maison du grand Blagpool ! s'écria Pierrot.

— Aucune importance en ce moment, dit Hog qui fit un pas de retour.

— Mais Blagpool était dedans !

— Ah ! ah !... On en rédigera un « fillet » de quatrième page...

— De quatrième page...

Pauvre Blagpool. Il était écrit qu'il n'aurait jamais eu de chance, même après sa mort. En toute autre circonstance tous les journaux d'Amérique eussent publié sa photographie en première page, encadrée des longs articles nécrologiques que les agences tiennent toujours tout prêts dans leurs archives. Il fallut que le malchanceux humoriste perdit la vie juste le lendemain de l'assassinat du Président de la République.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



— Je vois la fin de la guerre...
— Pour quand?
— Je ne puis vous le dire, la censure me l'interdit!... (Griff.)



LES GRANDES INVENTIONS
Cinéma-mitrailleuse indispensable aux opérations en campagne, (S. d'Alba.)



LES MECONTENTES
— Qu'on me confie le pouvoir pendant vingt-quatre heures et vous verrez quel chambardement! (Edmond Ceria.)



PRECAUTION CONTRE LES ZEPPELINS
Scène du soir dans un poulailleur. (Punch.)



EN BOCHERIE
— Toujours le même plat? Quand nous servirez-vous autre chose que de la vache enragée? (Luc Mégret.)



L'OR DU RHIN
— Comment, tu veux donner mon alliance?
— Je dois te l'avouer aujourd'hui, Frida : elles sont... presque en cuivre! (De Senneville.)

blique, alors qu'on aurait à peine la place pour donner les portraits des assassins présumés, arrêtés à chaque minute!

Pierrot était suffoqué.

— Emportons toujours un peu de cendres, consentit master Hog qui emplît son chapeau de bois brûlé. Nous les placerons dans une urne, sur la cheminée du salon du journal. Venez-vous?

Pierrot suivit avec accablement son directeur. Arrivé au journal, celui-ci vida les « cendres » de Blagpool dans l'assiette préparée pour son déjeuner et se retournant vers son rédacteur :

— Que pensez-vous de mon idée? reprit-il. Retrouver les assassins?...

Mais dans le cerveau de Pierrot se faisait un travail navrant. Certes, le grand Blagpool s'était suicidé, vaincu par lui, Pierrot! Le grand humoriste n'avait pas voulu survivre à sa défaite, voir triompher son adversaire. Il s'était détruit. Et pas pour rire, cette fois! Pierrot, sous le poids d'une gêne qui devenait presque du remords, baissait le front...

— Alors, vos bonnes idées...

— Master Hog, répondit Pierrot d'une voix étranglée, il faut que je retourne en France...

— Quoi?

N'eût été le souvenir de leur première rencontre, Hog eût sauté à la gorge du rédacteur.

— Le diable!... Il se dérobe... Je n'ai pu le pincer.

Hog était trop orgueilleux pour risquer de se tromper en voulant démasquer Pierrot. Il serrait les poings, cherchant quelque expédient pour forcer le diabolique reporter.

— Mais, mon ami — et ce mot sonnait si mal dans le bureau de Hog — songez que l'Amérique entière a les yeux sur vous... et sur le New Clack Herald. Votre honneur personnel et votre honneur

professionnel sont engagés dans ce grave événement.

Il parlait maintenant presque sincèrement, entraîné qu'il était par le désir d'entendre Pierrot accepter.

Celui-ci, morne, ne bougeait pas.

— Voyons, fit Hog, tandis qu'un groom apportait le déjeuner du directeur. L'Etat offre vingt mille dollars à qui retrouvera les assassins et le corps du président Roosevelt, moi je vous en donne cinquante mille si vous réussissez. Ne haussez pas les épaules. Allez déjeuner et, à 1 heure, venez me donner votre réponse.

Où Master Hog et Pierrot, d'ailleurs, continuent à ne pas comprendre

Quand, à 1 heure moins cinq, Pierrot, n'ayant guère déjeuné, entra dans le cabinet directorial, Hog se frictionnait vigoureusement les tempes au-dessus d'un papier calque sur lequel le reporter, d'où il était, ne put déchiffrer que ce mot : Telegram.

— Ça c'est trop fort... c'est trop fort! répétait, comme un homme ivre, le directeur du New-Clack.

— Hum! fit Pierrot.

Quand il aperçut son rédacteur, Hog se leva vivement, la dépêche qui l'intriguait serrée dans son poing tendu :

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda-t-il rageusement au journaliste.

— Quoi donc, patron?

— Cette dépêche... Ah! je comprends pourquoi vous ne vouliez pas partir... Vous...

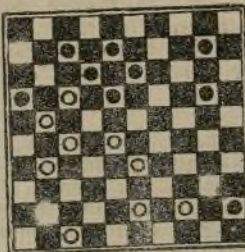
Lire la suite dans notre numéro du
Dimanche 25 juillet.

Distractions pour les tranchées

N° 61. — DAMES

Par M. L. Champonnois, à Paris.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent.

N° 62. — MOTS CARRES ET SIMPLES

Par un réfugié de Cambrai.

• • • •
• • • •
• • • •
• • • •

— Dans mon un, avec conviction,
— Tu mets, lecteur, ton opinion.
— Philosophe anglais, mon second.
— Mon troisième est ville de France,
— Mon quatre est lieu de jouissance.

(Les mots en carré se lisent horizontalement et verticalement.)

SOLUTIONS DES PROBLEMES

N° 57. — 1. 32 à 27

1. 7 à 18

2. 27 à 22

18 à 22

3. 38 à 32

22 à 38

4. 49 à 43

38 à 49, fait dame

5. 50 à 44

49 à 40

6. 45 à 3

fait dame et gagne.

Nous donnerons ultérieurement des notes critiques sur la composition des problèmes.

N° 58. — Mari, age : Mariage

L'ASSAUT DE LA FONTENELLE

(SUITE DE LA PAGE 3)

Les officiers, presque tous à bout de nerfs, exprimèrent eux aussi leur horreur de ce bombardement. « A chaque coup, dirent-ils, nos abris étaient secoués comme une boîte. »

Tous étaient officiers de réserve : professeurs, employés d'industrie et de banque. L'un des plus ébranlés était un candidat en théologie, qui, deux jours après sa capture, croyait encore, au moindre bruit, entendre l'éclatement d'un obus. Seul, le chef de bataillon (major Michabelles, du 11^e bataillon d'Ersatz), qui commandait le secteur et appartenait à l'active, avait conservé son calme. Il ne cacha pas son admiration pour le « travail » de notre artillerie et de notre infanterie. Nous avons pris aussi quatre lance-bombes, deux canons de 39 et un canon de 37.

L'organisation allemande.

L'organisation défensive allemande a été pratiquement annihilée. Elle était pourtant extrêmement sérieuse, puisqu'elle comprenait cinq lignes de tranchées et de boyaux, des ouvrages organisés pour le tir sur les deux faces pour le cas où la position serait débordée, des blockhaus couverts de rondins et de tôles ondulées avec embrasures formées par des boucliers et des abris souterrains très profonds.

Le dénombrement du matériel pris : mitrailleuses, fusils, munitions, grenades, etc., n'a pu encore être fait. Chaque jour, on déterre de nouvelles mitrailleuses. Huit ont été déjà retrouvées. Dans un petit bois, le long de la route, nous avons trouvé un parc du génie largement approvisionné d'outils, fils de fer, boucliers, sacs à terre.

Les exécutants.

Le régiment qui a pris la part la plus active au combat de la Fontenelle s'était déjà illustré à la prise de la cote 830, dans la vallée de la Fecht. Il vient d'être cité tout entier à l'ordre de l'armée des Vosges.

Une compagnie d'un autre régiment du même recrutement, de l'Ain, ainsi que les sapeurs du génie qui ont accompagné les attaques avec un dévouement admirable, méritent un égal tribut d'admiration.

Les corps rivalisèrent d'élan. Même ceux à qui était confiée la garde des tranchées voulurent avoir leur part de gloire. Quelques unités d'un régiment catalan participèrent ainsi de leur propre initiative au nettoyage de la position et, dans un blockhaus oublié par les troupes d'assaut, ils firent 90 prisonniers.

« C'est trop beau », s'écria un artilleur préposé au service des canons de tranchées en voyant l'infanterie s'élancer à l'attaque, et, prenant un fusil, il s'élança à l'assaut avec ses camarades.

LE GÉNÉRAL GALLIÉNI proscrit les boissons alcooliques

Le général Galliéni, gouverneur militaire de Paris, vient de faire placarder, dans le camp retranché, l'affiche suivante :

Le général de division gouverneur militaire de Paris, considérant qu'à l'heure où l'énergie physique et l'énergie morale des militaires doivent être portées à leur maximum d'intensité, il importe que la lutte contre l'alcool qui détruit l'une et l'autre soit poursuivie sans défaillance.

ARRETE :

ARTICLE PREMIER. — Dans l'intérieur du camp retranché de Paris, la vente aux militaires de tous grades et l'achat par ceux-ci de l'alcool et des boissons alcoolisées (bitters, vermouths, apéritifs, vins de liqueurs, eau-de-vie, liqueurs, fruits à l'eau-de-vie et tous autres liquides alcoolisés non dénommés) sont interdits tant chez les débitants et tous les autres commerçants que chez les habitants.

ARTICLE 2. — Les contrevenants au présent arrêté, commerçants ou non, seront traduits devant les juridictions compétentes (tribunaux de police et conseils de guerre). Les commerçants verront leurs établissements consignés à la troupe.

En cas de récidive, la consigne définitive sera prononcée.

ARTICLE 3. — Le préfet de police, le préfet de Seine-et-Oise, les commandants de zones, les commandants de place et tous officiers de police judiciaire sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Pour ampliation, Paris, le 3 juillet 1915.

Le chef d'état-major, Le général gouverneur militaire de Paris, CLERGERIE. GALLIÉNI.

EXCELSIOR LE FRONT ITALIEN

D'IMPORTANTES POSITIONS sont prises et consolidées par nos alliés

ROME. — Communiqué du grand état-major :

Dans le haut Val-Canonica, l'ennemi, ayant dépassé les cols de Venerocolo et de Brizio, a essayé en force une attaque contre nos positions, près de Rifugio-Garibaldi ; mais il a été repoussé avec pertes et a laissé entre nos mains quelques prisonniers. Nos troupes, après avoir rejeté l'adversaire, ont aussi occupé solidement les deux cols, dont la hauteur dépasse, comme on sait, 3.000 mètres.

En Carnie, l'ennemi profitant du brouillard et des ténèbres, a fait l'après-midi et le soir du 14, deux attaques résolues contre le mont Cogliano et le Pizzo-Avostano ; toutes les deux ont été repoussées. Les pertes constatées de l'ennemi sont de trente-trois morts, dont un officier.

Dans la région de l'Isonzo, la situation est presque sans changement. L'ennemi, par de petites attaques, surtout opérées de nuit, et par un feu d'artillerie de gros calibre, a essayé continuellement de nous infliger des pertes, de troubler notre lente marche en avant et surtout d'obliger nos batteries à faire feu pour pouvoir en découvrir les positions.

Avions autrichiens sur Bari

ROME. (Officiel). — Ce matin, trois avions autrichiens ont survolé Bari et lancé huit bombes ; trois personnes ont été tuées et plusieurs autres blessées.

Il n'y a pas eu de dégâts matériels. La population a gardé un calme parfait.

Les mensonges austro-allemands

ROME. — Le bulletin de guerre autrichien du 13 juillet disait :

« Dans la Venezia-Giulia ont eu lieu hier plusieurs violents combats partiels d'artillerie. Une attaque menée par plusieurs régiments d'infanterie italienne, près de Re-di-Puglia, a été repoussée. Aucun changement dans la situation en Carnie et dans le Tyrol. »

La vérité est que Re-di-Puglia est solidement en notre possession depuis le 24 juin, et que, depuis cette date, nos troupes ont constamment, quoique lentement, progressé sur le plateau, tandis que de nombreuses attaques autrichiennes tantôt plus tantôt moins violentes n'ont pas réussi à les faire reculer.

Dans la journée du 12 juillet, et pendant la nuit suivante, il ne s'est produit de notre côté aucune attaque, et les attaques autrichiennes habituelles n'ont même pas eu un caractère de violence particulière et ont été repoussées très facilement.

M. Affonso Costa va mieux

LISBONNE. — L'amélioration de M. Affonso Costa continue progressivement. Le malade conserve sa lucidité et son calme.

Le dernier bulletin indique que la température est de 37°.

Les chômeurs et réfugiés aux travaux de moisson

Les chômeurs et réfugiés français et belges de profession agricole qui n'auraient pas encore trouvé de travail n'ont qu'à s'adresser à l'Office national de la main-d'œuvre agricole, 11, quai Malaquais, à Paris.

Il leur est rappelé qu'en se livrant aux travaux des champs, ils continueront à toucher leur allocation et que, par contre, ils ont à craindre, en restant inactifs, de se la voir supprimer.

L'administration de l'intérieur assure gratuitement le transport des chômeurs et réfugiés placés par les soins de l'Office national de la main-d'œuvre agricole.

La semaine d' "Excelsior"

Lundi. — Leader : PIERRE DE COUBERTIN ;
Les Sports et la défense nationale.

Mardi. — Leader : FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.
La Vie Economique.

Mercredi. — Leader : VALENTINE THOMSON ;
La Vie Féminine.

Jeudi. — Leader : J. ERNEST-CHARLES ;
Echos de Belgique.

Vendredi. — Leader : HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie française.
Armée et Marine.

Samedi. — Leader : EMILE FAGUET,
de l'Académie française.
La Vie universitaire.

Dimanche 18 juillet 1915

LE FRONT RUSSE

SUR LE SECTEUR DE LA NAREW l'offensive allemande se poursuit avec opiniâtreté

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major du généralissime :

Après des combats contre nos avant-gardes, l'ennemi a occupé, le 15 juillet, la rive droite des rivières Vindava et Venta, et il a continué dans plusieurs secteurs son mouvement vers l'est.

Sur le front au delà du Niemen, dans la nuit du 14 au 15, l'ennemi a prononcé une attaque au nord-est de la ville de Souvalki, près du village de Gloubokyroff, où il s'est emparé d'une partie de nos retranchements. Mais il en a été chassé par une contre-attaque de nos troupes.

Sur le front de la Narew, dans la nuit du 15 au 16, nos troupes, entre la Pissa et l'Orjitz, ont été ramenées en arrière pour occuper une position plus concentrée sur la rive droite de la Narew.

Dans le secteur précité, l'ennemi a prononcé des attaques locales entre la Pissa et l'Okhva.

A l'ouest de la rivière Orjitz, des forces ennemies importantes ont attaqué le front des villages de Podossie et Tzeikhanoff.

Dans la matinée du 15 juillet, deux vigoureuses attaques allemandes contre le flanc droit du secteur indiqué, contre les villages de Ploniavv et de Bramara-Sviatchennaja, ont été repoussées avec de grandes pertes pour l'ennemi.

Au centre, dans la région du village de Zviki, l'ennemi a légèrement progressé, mais son mouvement a été arrêté.

Sur le flanc gauche, les Allemands, qui avaient attaqué sans succès la nuit précédente dans le secteur Grahovo-Opinagoura, ont échoué à 400 pas devant notre front.

Entre Tzeikhanoff et Vychgorod, engagements d'avant-gardes.

Sur la rive gauche de la Vistule, au nord de la Pilitza, feu de mousqueterie.

Au sud de la Pilitza, l'ennemi a tenté, le 15 juillet, une offensive sur les deux chaussées conduisant à Radom, du nord-ouest et de l'ouest, mais il a été repoussé par nos contre-attaques.

Dans les autres secteurs, rencontres d'avant-postes.

Entre la Vistule et le Wieprz, aucune modification.

Entre le Wieprz et le Bug, ainsi que dans le secteur du Bug, en aval de Kristynopol, engagements d'avant-gardes acharnés.

Dans la région du village de Grabovietz, ainsi qu'au sud de Groubechoff et sur le Bug, en aval de Sokal, un combat s'est engagé.

Sur le cours inférieur de la Zlota-Lipa, violentes canonades et fusillades ; près de l'embouchure de cette rivière, nous avons repoussé une attaque ennemie.

Sur le Dniester, les combats continuent.

Nos troupes attaquent deux groupes ennemis qui ont traversé le Dniester près d'Ivanjojav et de Grodek.

Dans la mer Noire, nos torpilleurs ont engagé un combat contre les batteries de Zoungouldak, nouvellement installées, et ils ont détruit deux vapeurs et plusieurs barques chargées de charbon.

Le sous-marin Morge a coulé, à l'entrée du Bosphore, un vapeur avec sa cargaison. Le même sous-marin a détruit plusieurs voiliers.

LES MONTÉNÉGRINS remportent de nouveaux succès

CETTIGNÉ (Retardée dans la transmission). — Les combats continuent dans la direction de Grahovo.

Les Autrichiens ont eu de grandes pertes dans les différentes attaques livrées contre les positions monténégrines.

Les troupes monténégrines ont refoulé l'ennemi et obtenu un remarquable succès.

CETTIGNÉ. — La révolte des Albanais est apaisée et l'ordre est rétabli.

Les combats d'artillerie près de Grahovo continuent à l'avantage des Monténégrins.

Pour se préserver de toutes les épidémies, que véhiculent les eaux ordinaires, boire à chaque repas SAINT-GALMIER-BADOIT, avec le vin, le lait, les sirops, le whisky. Eau minérale sans gazéification.

Pour couper court à tous commentaires, la Maison F. VIBERT, de Lyon, informe sa fidèle et nombreuse clientèle que son PÉTAOLE HAIN est un produit essentiellement français. Il est fabriqué à Lyon, 89, avenue Berthelot, comme toutes ses autres spécialités pour l'hygiène et la toilette : Parfumerie Phryline, Crème mousseuse Glycia ; dentifrice Fixodent et sa dernière création : alcool de menthe, eaux de Cologne et eau dentifrice en flacons aluminium pour nos soldats sur le front.

Les Ephémérides de la guerre

DU 10 AU 16 JUILLET

SAMEDI 10 JUILLET

FRONT FRANÇAIS. — Au nord d'Arras, nous repoussons toutes les attaques tentées contre nos positions du chemin d'Angres à Souchez.

Nous repoussons également deux fortes attaques sur le front Perthes-Beauséjour, en Champagne, et près de Leintrey, en Lorraine.

Nos avions bombardent les gares d'Arnaville et de Bayouville, ainsi que les baraquements militaires de Norroy.

FRONT RUSSE. — La récente défaite de sept corps austro-allemands dans la région Lublin-Kholm paralysant tous les efforts de l'ennemi pour rompre le centre et l'aile gauche russes, la menace contre Varsovie semble définitivement conjurée.

DIMANCHE 11 JUILLET

FRONT FRANÇAIS. — Au nord d'Arras, nous délogeons l'ennemi des quelques éléments de tranchées où il avait pu se maintenir sur la ligne enlevée par nous le 8, au nord de la station de Souchez.

Violentes canonnades dans la région de Nieuport, dans le secteur de l'Aisne, au bois Le Prêtre et près de Pont-à-Mousson.

FRONT RUSSE. — Les Russes, prenant une vigoureuse offensive, repoussent les Allemands sur tout le front.

LUNDI 12 JUILLET

FRONT FRANÇAIS. — Dans le secteur d'Arras, au cours d'une attaque de nuit où il fait usage de projectiles asphyxiants, l'ennemi réussit à occuper le cimetière de Souchez.

Sur tout le front, violente lutte d'artillerie et de mines.

FRONT ITALIEN. — A la suite d'une vigoureuse offensive italienne, les Autrichiens sont délogés des positions avancées qu'ils occupaient en Carnie.

Sur le plateau escarpé du Corso, entre Monfalcone et Trieste, les tranchées italiennes s'avancent jusqu'à quatre kilomètres de Sagrado.

MARDI 13 JUILLET

FRONT FRANÇAIS. — Nous repoussons, en infligeant de fortes pertes à l'ennemi, une attaque tentée contre nos positions du « Labyrinthe ».

Violente canonnade en Belgique, dans le secteur d'Arras, dans la forêt d'Apremont et au bois Le Prêtre.

En Argonne, l'armée du kronprinz reprend l'offensive et subit un nouvel échec.

Une escadrille aérienne bombarde efficacement la gare stratégique installée par les Allemands à Vigneulles-les-Hattonchâtel.

FRONT ITALIEN. — Une escadrille d'aéroplanes italiens bombarde avec succès un campement ennemi aux environs de Goritz.

MERCREDI 14 JUILLET

FRONT FRANÇAIS. — Au nord d'Arras, les Allemands tentent en vain de sortir de leurs tranchées près de Souchez.

Arras et Soissons sont bombardées par des obus de gros calibre.

En Argonne, nous prenons pied, en plusieurs points, dans les tranchées allemandes; à l'ouest de la forêt d'Argonne, nous nous emparons d'un petit bois dit « Bois Beaurain ».

Nos avions bombardent efficacement la gare de Libercourt, bifurcation militaire entre Douai et Lille.

FRONT RUSSE. — Les Autrichiens sont refoulés le long de la Vistule.

La lutte continue sur le Dniester.

JEUDI 15 JUILLET

FRONT FRANÇAIS. — Dans la région d'Arras, nous nous emparons d'une ligne de tranchées allemandes, au sud du château de Carleul.

En Argonne, les Allemands réussissent à reprendre pied dans le bois Beaurain.

FRONT RUSSE. — De violents engagements ont lieu dans la région de Lomja, sur la rive droite de la Pissa, sur les deux rives de la Sekhva, près de Vilkolaz et dans la région de Kholm, sur la Volga.

VENDREDI 16 JUILLET

FRONT FRANÇAIS. — Vives actions d'artillerie en Artois et sur les Hauts de Meuse.

En Lorraine, après un violent bombardement de notre ligne, depuis la forêt de Champenoux jusqu'à la Vezouse, les Allemands prononcent plusieurs attaques partielles, qui sont toutes repoussées.

Nos avions bombardent la gare de Chauny.

FRONT ITALIEN. — L'offensive italienne se développe méthodiquement dans le Haut-Cadore. Un détachement d'infanterie occupe le sommet

du Falzaredo, où il se maintient en dépit d'une contre-attaque victorieusement repoussée.

FRONT RUSSE. — Toutes les attaques tentées par l'ennemi dans la région Riga-Chavli dans la région de Lomja, sur la rive droite de la Pissa, au sud de Prasnyeh, entre la Vistule et le Bug, sont repoussées par les Russes.

Une grande bataille s'engage sur le Dniester.

TRIBUNAUX

LE BAIL DE CHASSE DU DOMAINE DE CHAMBORD

Blois (Dépêche particulière). — M^{re} Henri-Robert s'est présenté, hier, au nom du baron de l'Épée, devant le tribunal civil de Blois, pour former, au nom de son client, une demande à fin de résiliation du bail de chasse des 5.500 hectares composant le domaine de Chambord. Le baron de l'Épée se prétend gravement lésé, la guerre l'ayant mis dans l'impossibilité de jouir de ce droit de chasse.

Ce qu'il y a de particulier dans cette banale affaire, c'est que les deux parties étaient précédemment d'accord pour régler une résiliation amiable sans aucuns dommages-intérêts. Mais cet arrangement n'a pu être régularisé, à cause de la loi du 4 avril 1915, qui interdit, sans faire de distinction, toute convention entre Français et étranger en guerre avec la France.

Il ne faut pas oublier, en effet, que le domaine de Chambord appartient à des princes autrichiens, et qu'il a été mis sous séquestre ces temps derniers.

Le jugement sera rendu à l'une des plus prochaines audiences.

PETITES CAUSES

Bigamie. — Léonard Brissard, âgé de quarante ans, coiffeur, veuf d'une demoiselle Vacher, épousa, en mars 1908, Mlle Simonet, de qui il se sépara au mois de novembre suivant. Il fit une demande d'assistance judiciaire qui lui fut refusée, pour avoir le divorce, et laissa à son affaire. Brissard vint à Paris, et, à Bagnolet, l'été dernier, il fit la connaissance d'une demoiselle Madeleine Gauthier, âgée de vingt-trois ans. Mobilisé le 16 août, Brissard, au bout de quelques mois, fut renvoyé dans ses foyers. Il songea alors à épouser Mlle Madeleine Gauthier. Sa situation fut découverte, et le coiffeur comparait hier, pour bigamie, devant la cour d'assises. Le jury, après plaidoirie de M^{re} Garçon, l'a acquitté.

Un mineur en conseil de guerre. — Pour la première fois, à Versailles, au deuxième conseil de guerre, une affaire à publicité restreinte. Un jeune garçon de quinze ans, Eugène B..., y comparait pour avoir « piqué » un fût à l'entrepôt de Bercy. Ce jeune homme, qui perdit sa mère au mois de décembre dernier, et dont le père fut mobilisé quelques temps après, était confié à une brave femme, mère de treize enfants, qui est venue demander au conseil, en des termes émouvants, de bien vouloir lui laisser la garde du jeune B..., considéré par elle comme son quatorzième enfant. Le conseil lui accorda cette faveur, après une chaleureuse plaidoirie de Mlle Dyvrande, qui obtint l'acquiescement de B..., considéré comme ayant agi sans discernement.

Les erreurs du vaguemestre. — Le sergent Colondon dit, à Versailles et à Vierzon, fonction de vaguemestre. C'était là une charge très lourde, en raison de l'importance du contingent, et, dans sa comptabilité, le sergent Colondon committ plusieurs erreurs, qui lui furent reprochées par ses chefs et l'amenaient hier devant le premier conseil de guerre, sous l'inculpation de détournements.

Le lieutenant Cresson, qui occupait le siège de commissaire du gouvernement, soutint vigoureusement l'accusation, demandant une condamnation. Dans une plaidoirie aussi habile que documentée, M^{re} Henri Gérard réfuta les arguments de l'accusation et obtint du conseil de guerre un arrêt d'acquiescement pour le vaguemestre Colondon.

Publication de fausses nouvelles. — Le Belge Houssiaux, qui travaillait comme mécanicien à l'usine Renault, de Billancourt, était poursuivi hier devant le deuxième conseil de guerre pour publication de fausses nouvelles, après avoir à l'usine tenu certains propos anti-français.

Houssiaux, qui, pour sa défense, déclara avoir été mal compris de ses camarades, après réquisitoire de M. le commissaire du gouvernement Caffier, a été condamné à un mois de prison.

Communiqués

Les membres de l'Automobile Association et Motor Union (Grande Association d'Automobilistes d'Angleterre), comptant plus de cent mille membres, ont offert au service de santé de l'armée française quatre-vingt-dix voitures automobiles d'ambulance. Cet important groupement sera présenté à M. le président de la République après-demain mardi, à 3 heures, dans la grande cour d'honneur des Invalides. Ajoutons qu'un premier lot de cinquante voitures automobiles, offert par la même association, avait également été présenté à S. M. le roi d'Angleterre, au palais de Buckingham, le 18 février dernier.

L'Union des Familles françaises et alliées (9, rue Lafayette) offre aux enfants des héros morts au champ d'honneur des protecteurs de deux ans plus âgés. Ecrire ou se présenter à l'Union les jeudis, de 4 heures à 6 heures.

La souscription à Melbourne de la Croix Rouge Française dépassera probablement 6.000 livres sterling.

Les bureaux : 1^o du Comité de Paris de l'Assistance aux mutilés ; 2^o de l'Aide Immédiate, et 3^o de l'Assistance aux Mutilés Pauvres, se sont réunis sous la présidence de M. Louis Barthou, assisté du général Pau et de M. Puech. Les trois sociétés ont été unanimes à reconnaître la nécessité d'une coopération de leurs efforts.

BLOC-NOTES

MARIAGES

— Nous apprenons le mariage de M. Henri Bernstein avec Mlle Antoinette Martin, qui a été célébré dans une ville du Nord. M. Henri Bernstein était venu du village des Flandres où son unité est cantonnée.

Les témoins étaient quatre officiers. — Le 16 juin a été célébré sur le front le mariage du lieutenant mitrailleur Houssiaux, du 2^e régiment de Hussards, avec Mlle Edwige Cadot, ambulancière de la Croix-Rouge. La mariée a été conduite à l'autel par le colonel Cajelet, commandeur de la Légion d'honneur, son témoin. Les autres témoins étaient le capitaine de cavalerie Leconte, chevalier de la Légion d'honneur ; le médecin chef Bédosse, conseiller général, maire d'Adge, et le docteur Raspide.

NAISSANCES

— La princesse Francesca Rospigliosi, sœur de la princesse Michel Murat, a mis heureusement au monde un fils. — Mme Pierre Allais, dont le mari est au front, a mis au monde, le 15 juillet, un fils qui a été nommé Henri. — Mme Marcel Penroy a donné le jour à un fils qui a reçu le prénom de Philippe.

NECROLOGIE

— Les obsèques de M. Ferdinand-Dreyfus, avocat, sénateur de Seine-et-Oise, ont eu lieu hier, à 2 heures. Le deuil était conduit par le lieutenant Jacques Dreyfus et M. Jean Dreyfus, fils du défunt, et M. Gaston Dreyfus, son frère.

M. et Mme Raymond Poincaré assistaient aux obsèques. Le ministre de la Guerre était représenté par un officier d'ordonnance. Une délégation des avocats était conduite par le bâtonnier Henri-Robert.

Nous apprenons la mort :

De M^{re} Albert Follenfant, avocat à la cour d'appel d'Angers, où il est décédé. Ses quatre fils sont au front ;
De M^{re} de Beauchêne, décédé au château de Villeneuve ;
De M^{re} Rimbault, décédé dans sa soixante-dix-huitième année ;
De M. Henri Roussel, élève-officier à l'école militaire de Saint-Cyr, décédé à la suite d'une fièvre scarlatine, fils de M. Paul Roussel, « tué » ;
De M. Adon Badarous, décédé à Paris ;
De Mme Delrieu, née Théodora Pigeon, veuve du général de division, décédée à soixante et un ans, belle-mère du capitaine d'état-major Armengaud ;
De M. Jules-Félix Dehaut, décédé à Paris ;
De Mme Laure Clémenceau, en religion sœur Marie Saint-Martin, institutrice libre à Chailles (Cher).

Nouvelles brèves

Le prochain conseil des ministres. — Les ministres n'ont pas tenu hier matin leur conseil habituel du samedi.

Le prochain conseil aura lieu mardi, à l'Élysée, sous la présidence de M. Raymond Poincaré.

Le versement de l'or. — Par une circulaire adressée aux inspecteurs d'académie, le ministre de l'Instruction publique vient d'inviter les instituteurs et institutrices à faire comprendre aux parents de leurs élèves l'importance pour la défense nationale du versement de l'or aux caisses de l'Etat.

Pour le Secours National. — Le préfet de la Seine vient de verser au comité du Secours National la somme de 21.662 fr. 85, montant d'une septième souscription ouverte dans le personnel des divers services de la préfecture de la Seine.

Un repêchage. — A midi, hier, on a retiré du canal Saint-Martin, quai de Jemmapes, à Paris, le cadavre d'Eugène Minet, cinquante-quatre ans, demeurant 56, rue de la Folie-Régnauld, à la Morgue.

Cycliste renversé par une auto. — Place de la République, à Paris, Alphonse Leloup, soixante-trois ans, rue des Couronnes, circulait à bicyclette, quand, soudain, il est renversé par une automobile de livraison. Grièvement blessé, le malheureux est admis à l'hôpital Saint-Louis.

Superbe élan patriotique à Nancy. — NANCY. — Du lundi 5 juillet au mardi 13, la Banque de France a reçu 1.568.000 francs. La population continue ses versements.

Accident dans des ateliers de pyrotechnie. — ROCHFORT. — Un accident s'est produit à 4 heures 1/2, aux ateliers de pyrotechnie du Vergeroux, près de Rochfort. Un obus a éclaté, faisant sept victimes, dont cinq morts et deux blessés grièvement.

Les autorités maritimes ont ouvert une enquête.

Une vieille affaire. — MARSEILLE. — En 1913, un vol important était commis au commissariat central de police de Marseille : une somme de 22.000 francs était enlevée du bureau du caissier comptable. L'auteur de ce vol était resté inconnu. Or, on vient d'arrêter à Nice un ancien gardien de la paix nommé Duong, qui avait pris sa retraite peu après le vol et qui s'était retiré à Nice, où ses dépenses exagérées ont fini par attirer l'attention.

Duong a été transféré à Marseille, où l'instruction va être reprise.

L'affaire Harry Thaw. — NEW-YORK. — Harry Thaw, qui, on le sait, a été reconnu sain d'esprit par le jury, vient d'être remis en liberté sous caution de 35.000 dollars, en attendant l'appel interjeté par le ministère public.

On perquisitionne chez le docteur Laufenberg. — BALE. — D'après les Vorwärts de Berlin, des perquisitions ont été opérées à Hambourg, chez le docteur Laufenberg, où l'on a saisi deux brochures intitulées : Sozial-demokratie et organisation ; Guerre et critiques.

"Academia"

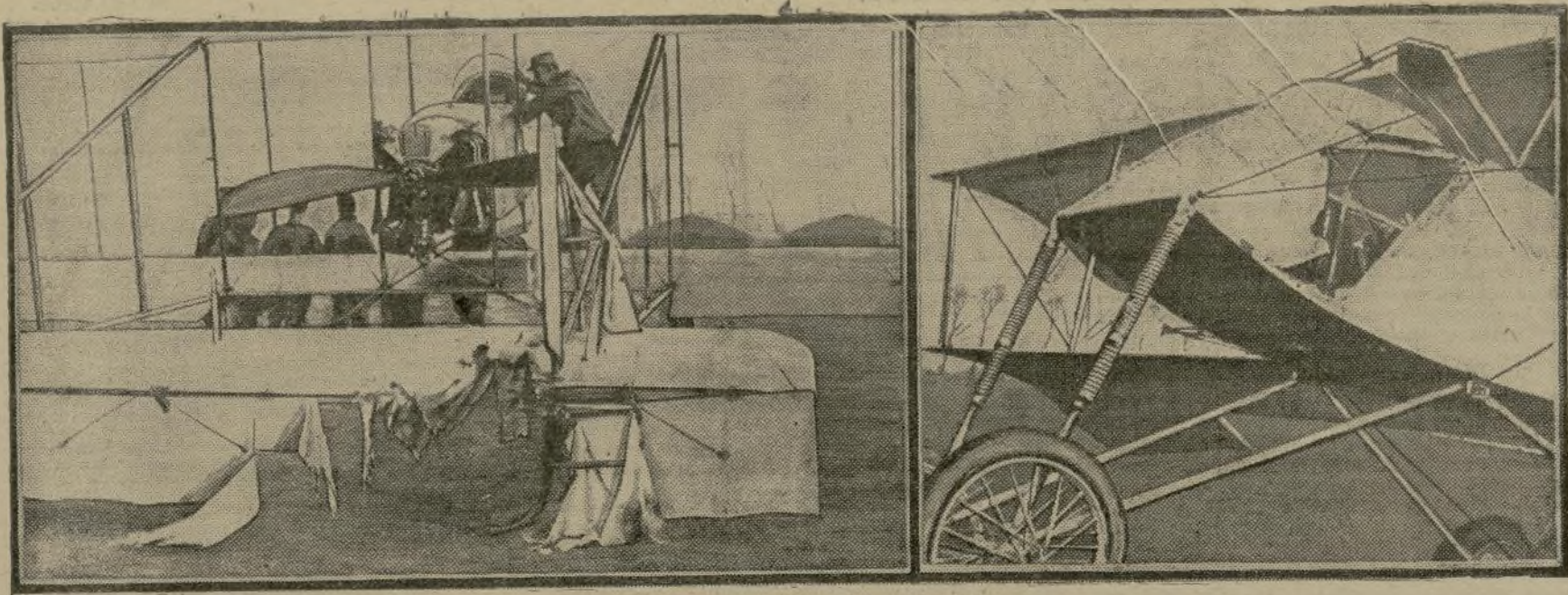
Réunions d'aujourd'hui. — 8 h. 45, EXCURSION CYCLISTE. Rendez-vous à la porte Maillot (tramway de Saint-Germain). Itinéraire : Bois de Boulogne, pont de Saint-Cloud, Garches, Vauclercourt, Rocquencourt, pont de Bougival. Les non-cyclistes pourront se rendre au pont de Bougival en prenant le tramway de Neuilly-Saint-Germain. Départ de la porte Maillot toutes les vingt minutes. Rendez-vous général au pont de Bougival à 11 h. 30. Déjeuner dans l'île avec les éléments du repas froid apporté par les excursionnistes. Après le déjeuner, culture physique, natation, promenade, etc. Retour par le bord de l'eau, rive droite : pont de Châton, Rueil, Mont-Valérien, Suresnes, Bois de Boulogne.

9 à 12 heures et 14 à 19 heures, LAWN-TENNIS, 61, boulevard Victor-Hugo, à Neuilly. Après-midi : rue des Carrières, à Montmorency. — 9 heures, GYMNASSE CHAZELLES, 35, rue de Chazelles. Professeur : M. Camus. — 9 h. 30, COURS D'ESCRIME à LA SALLE LAURENT, 35, rue des Martyrs. Professeur : M. Laurent. — 15 heures, RÉUNION SPORTIVE sur le terrain du Club Français, 199, rue de Paris, à Vanves, à 50 mètres de la porte Brancion (Nord-Sud : station porte de Versailles ; chemin de fer de Ceinture : station Ouest-Ceinture).

Rappelons que la cotisation est de 8 francs (valable jusqu'au 31 décembre 1915) et qu'elle donne droit gratuitement à toutes les manifestations organisées à "Academia".

Pour tous renseignements, s'adresser à M. de Lafreté, directeur, 88, Champs-Élysées.

NOS ECHOS ILLUSTRÉS



L'HEUREUX RETOUR DES AVIONS

Ils étaient partis, sûrs de revenir, pour bombarder des positions allemandes. Ils y réussirent pleinement, et, accueillis par une violente canonnade, furent blessés grièvement à la proue et aux ailes. Mais ils s'étaient promis de rentrer dans nos lignes, et, malgré leurs plaies, les oiseaux vaillants revinrent à leurs nids. Soignés, guéris, ils sont retournés, depuis lors, assumer de nouvelles missions.



LE 14 JUILLET A LONDRES

Nos alliés britanniques ont fêté avec enthousiasme le 14 juillet des Français. De mignonnes vendeuses offraient des médailles et des drapeaux à nos couleurs, et l'on put voir, à Trafalgar Square, un chanteur populaire, M. Charles Coburn, accompagné à l'harmonium, chantant la « Marseillaise ».



SIGNATURE DU TRAITE SINO-JAPONAIS

Le 25 mai 1915, à Pékin, le ministre chinois des Affaires étrangères et le ministre plénipotentiaire japonais ont signé un traité qui mettait fin à la discussion ouverte entre les deux puissances.



POUR SERVIR LA PATRIE

Cent vingt contremaîtres et ouvriers qualifiés sont arrivés récemment à Londres, venant de l'Est-Anglais. Trop âgés pour combattre, ils iront travailler dans les usines.

THÉÂTRES

Le « Jongleur de Notre-Dame » à Buenos-Ayres. — Mlle Geneviève Vix vient de jouer, avec un éclatant succès, le *Jongleur de Notre-Dame* à Buenos-Ayres. Il obtint un très grand succès personnel dans l'œuvre exquise de Maurice Léna et Massenet.

Art et bienfaisance. — La matinée que l'Œuvre du Secours aux Artistes français et belges, 58, rue de la Victoire, donne au Théâtre Marigny promet d'être tout à fait sensationnelle. Mme Fella Litvinne y interprétera pour la première fois la *France victorieuse*, poème de Mme Fella Litvinne, musique de M. A. Barbier, et l'ode à l'Italie, paroles de Mme Ernesta Stern, musique de M. Georges Lauweryns ; ce sera la dernière fois qu'elle paraîtra cette année sur une scène parisienne. M. Henri Albers, de l'Opéra-Comique, prêtera également son concours et chantera le prologue de *Paillassa*, de Léon Cavallo.

Le programme se poursuivra par les *Eriinnyes*, drame de Leconte de Lisle, avec la partition intégrale de Massenet, conduite par M. Lucien Wurmser ; Mme Aimée Tessandier paraîtra, pour cette occasion exceptionnelle, dans le rôle de Klytémnestra, et M. Léon Second jouera le rôle d'Orestes. Mmes Claude Ritter, Suzanne Conlomb, Sarella, de La Rouinat, MM. Desmarest, Maljournal, Augereau, Feunot, interpréteront les autres rôles. En outre, le concours de Mlle Alice Bonheur, Alice O'Brien, Lucile Nobert, Madeleine Lyrisse, Louise Dauville, M. Paul Ardor, Vincent Hyspa, Robert Le Lubek, est assuré.

Le spectacle se terminera par *Arlequinade*, un acte en vers de M. Lucien Collin, interprété par Mlle Suzanne Revonne, de la Comédie-Française ; MM. Coste et Albert Dieudonné, de l'Odéon, et M. Armand Bernard.

Le concert que donne l'Union des Femmes de France au profit des blessés de l'hôpital Garibaldi, le mardi 20 juillet, aux Ambassadeurs, s'annonce comme devant être des plus brillants. Au programme : Mmes Bricey, Lise Berty, M. Boulogne, Mme Judith Colonna, M. Coste, Mmes Sonia Darbell, Caro Martel, Suzanne Després, Marcelle Frappa, Marguerite-Jules Martin, Mlle Molina, Mme Monti-Baldini, MM. Murio, Jules Moy, Léonce Paco, Paillard, Pierre Seclari ; la *Marseillaise*, par Mlle Marthe Chenal.

DIMANCHE 18 JUILLET

La matinée

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-22). — A 13 h. 30, la *Princesse Georges*, Colette Baudouin.
Opéra-Comique (Tél. Gut. 05-76). — A 13 h. 30, le *Jongleur de Notre-Dame*, la *Fille du Régiment*, la *Marseillaise*.
Gaité-Lyrique. — A 14 h. 30, *Durand et Durand*.
Grand-Guignol. — A 15 h., le *Médecin imaginaire*, le *Gosse*, le *Piège*, la *Lutte pour la vie*, de château.
Palais-Royal. — A 14 h. 30, 1915, revue de Rip.
Renaissance. — A 14 h. 30, *Monsieur chasse*.
Théâtre Antoine (Tél. Nord 36-32). — Matinée et soirée, la *Polka de madame Vanderbeek*.
Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 14 h. 15, la *Vierge de Lutèce*.
Vaudeville. — A 14 h. 30, *Un Divorce*.
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — Tous les jours, de 2 heures à 11 heures.
Tivoli-Cinéma. — 2 h. 30 et 8 h. 30, Vues prises sur le front.
GAUMONT-PALACE donnera aujourd'hui, en matinée et en soirée, les deux dernières représentations de la saison. C'est avec un merveilleux programme qu'il fait sa clôture annuelle. La série des films de guerre, les films en couleurs naturelles, le grand film patriotique le héros de l'Yser, sont autant de succès qu'il faut se hâter d'aller applaudir. — La location est ouverte 4, rue Forest. Téléphone Marcadet 16-73.

La soirée

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-22). — A 19 h. 45, *Made-moiselle de Belle-Isle*.
Opéra-Comique (Tél. Gut. 05-76). — A 19 h. 30, *Carmen*.
Comédie-Royale. — A 20 h. 45, *Sous l'orage* ; On y va ! revue de L. Tacco ; dimanche, matinée à 14 h. 45.
Gaité-Lyrique. — A 20 h. 30, *Durand et Durand*.
Grand-Guignol. — A 20 h. 45, le *Médecin imaginaire*, le *Gosse*, le *Piège*, la *Lutte pour la vie*, de château.
Palais-Royal. — A 20 h. 30, 1915, revue de Rip.
Renaissance. — A 20 h. 30, *Monsieur chasse*.
Théâtre Antoine (Tél. Nord 36-32). — La *Polka de madame Vanderbeek*.
Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 20 h. 15, la *Vierge de Lutèce*.
Vaudeville. — A 20 h. 30, *Un Divorce*.
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace. — (Voir programme matinée).
Tivoli-Cinéma. — (Voir programme matinée).
GAUMONT-PALACE. — (Voir programme matinée).

LES SPORTS

ACADEMIE DE PARIS

Excursion cycliste des membres de l'E. C. P. — Promenade mensuelle dans les bois de Meudon, puis, par Versailles, sur les bois de Saint-Germain, pour revenir déjeuner à Ville-d'Avray, chez le « père Auto ». Les cyclistes désirant déjeuner à Paris quitteront leurs camarades à ce moment, c'est-à-dire vers 11 heures ; les autres continueront la promenade l'après-midi pour être de retour à Paris, vers 5 heures 1/2.

Les régates. — Excelsior a donné hier le détail complet des régates organisées par la Société d'Encouragement, dans le bassin de Neuilly-le-Perron. Éliminatoires à 9 heures. Répêtons que ces régates sont réservées aux conscrits des classes 1916, 1917, 1918 et 1919.

CYCLISME

Paris-Magny (1^{re} année). — Le départ de cette course de 50 kilomètres, organisée par la Société des Courses, sera donné ce matin, à 11 h. 15, à la limite des départements de Seine et de Seine-et-Oise, en haut de la rue de la Tuberie, à Suresnes. Cinquante-huit partants sont inscrits.

COURSE A PIED

L'Interclubs du S.F. — Le Stade Français organise ce matin, sur sa piste de la Faisanderie, à Saint-Cloud, sa réunion annuelle des Grands Prix.

NATATION

Club des Nageurs de Paris (U.F.N.). — Aujourd'hui, de 3 à 6 heures, entraînement et courses en Merne, à Nogent-le-Perron. Pouilly, champion de France, en convalescence d'un mois, fera quelques démonstrations de nage de vitesse dont profiteront nos aspirants champions. Rendez-vous à 1 heure 40, gare de l'Est.

Changements d'Adresse

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Une belle idée

C'est l'expression même dont se sert M. P. G., du ...^e régiment d'infanterie, en nous remerciant de nos envois hebdomadaires d'Excelsior. « Ça fait fu-
» reur dans la tranchée, dit-il, et tous les camarades
» se jettent dessus : c'est une belle idée ! »

Nous sommes certes très heureux de l'avoir eue, mais nos abonnés doivent avoir toute la part dans les remerciements de nos chers combattants, car c'est grâce à leur collaboration que nous avons pu organiser nos services hebdomadaires d'envois d'Excelsior sur le front, services dont la régularité est assurée.

Rappelons que tout nouvel abonné d'Excelsior ou tout abonné renouvelant pour un an sa souscription ou s'engageant à la renouveler pour un an à son expiration aura droit à l'envoi gracieux, pendant trois mois, de nos collections hebdomadaires à un combattant du front.

Après les trois premiers mois, le prix des envois au front pour la même durée est fixé à huit francs.

Nos lecteurs non abonnés peuvent aussi assurer un envoi au front au prix de huit francs pour trois mois.

Bien entendu, ces envois ne sont faits ni dans les dépôts ni dans les hôpitaux ; ils sont exclusivement réservés aux soldats du front (secteurs postaux).

TUBERCULEUX ANEMIQUE — CONVALESCENTS
Voulez-vous GROSSIR de 5 KILOS par mois
et QUÉRIR radicalement ? Ecr. : Abbé SEBIRE, Eugénie (S.-O.).

LE MEILLEUR, LE MOINS CHER
DES ALIMENTS MÉLASSÉS

PAIL'MEL

POUR CHEVAUX
ET TOUT BÉTAIL

USINES VAPEUR & TOURY (Eure, LOIR).

DEMANDEZ PARTOUT

l'ALCOOL DE MENTHE

de JEAN-PIERRE MOREUIL

LE MEILLEUR
LE MOINS CHER
90° GARANTIS

En flacon de poche plat avec stiligoutte.
En tube étain pur.

GROS : 134, Rue Saint-Maur, PARIS

PNEUS & CORDES
PALMER

(CRÉATEURS DE LA CHAPE-TROIS-NEUVES)

LE MEILLEUR DES AUTRES N'EST TOUJOURS QU'UN PNEU À TOILES
24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)
= (à 200 mètres de la porte de Villich, Paris) =
Télégr. : Tyricord-Levallois. Tél. Wagram : 58-15

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. 31, Paroisse, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris

la Blédine
JACQUEMAIRE

l'ALIMENT FRANÇAIS
des Enfants, des Surmenés, des Vieillards,
des Convalescents et de ceux qui souffrent
de l'estomac ou de l'intestin.

ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES
Pharmacies, Herboristeries, Bonnes Epicerie.

2^e la Boîte

contenant 400 g net de farine délicate
DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT
Etablissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)

Coaltar Saponiné
Le Beuf

ADMIS dans les HOPITAUX de PARIS

Ce produit dont l'efficacité est très grande dans les cas d'Angines couenneuses, Leucorrhées, Anthrax, Otites infectieuses, Ulcères, Herpès, etc., jouit de la propriété de déterger les plaies gangréneuses d'une façon remarquable, tout en les désinfectant, c'est au médecin qu'il appartient de régler son mode d'emploi.

Il est fait des conditions spéciales aux Hôpitaux et Ambulances qui s'adressent directement à la maison LE BEUF, à BAYONNE.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations que son Succès a fait naître.

GAZ ASPHYXIANTS
MASQUE "PHENIX"

à soupape, le plus perfectionné

B^e S. G. D. G. Adopté par le Touring-Club, l'Euvre du Soldat au Front, la Croix-Rouge Française, expérimenté avec succès à l'Hôpital du Val-de-Grâce.

LE SEUL ARTICLE SÉRIEUX pratique et efficace
Se met en poche ou en couvre-tête. — En vente partout, au "Phénix", 49, Rue d'Amsterdam, Paris et à la Croix-Rouge, 10, 1^{re} Madeleine.
Prix 5.75 avec 5 doses de solution et un tampon de recharge.
Envoi direct recommandé aux Soldats contre mandat de 6 fr. 25.

EAU VERTE
DE
MONTMIRAIL
(VAUCLUSE)
LE
PURGATIF FRANÇAIS

FEMMES
QUI SOUFFREZ

de Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Hémorragies, Ovarites, Tumeurs, Pertes blanches, etc.

REPRENEZ COURAGE

car il existe un remède incomparable, qui a sauvé des milliers de malheureuses condamnées à un martyre perpétuel, un remède simple et facile, qui vous guérira sûrement, sans poisons ni opérations, c'est la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

FEMMES qui SOUFFREZ, auriez-vous essayé tous les traitements sans résultat, que vous n'avez pas le droit de désespérer, et vous devez, sans plus tarder, faire une cure avec la JOUVENCE de l'Abbé Soury.

La Jouvence de l'Abbé Soury c'est le salut de la Femme.



FEMMES QUI SOUFFREZ de Règles irrégulières, accompagnées de douleurs dans le ventre et les reins ; de Migraines, de Nausées, d'Estomac, de Constipation, de Vertiges, d'Étourdissements, de Varices, d'Hémorroïdes, etc.

Vous qui craignez la Congestion, les Chaleurs, Vapeurs et tous les accidents du RETOUR D'ÂGE, faites usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement.

Le flacon 3 fr. 50 dans toutes Pharmacies, 4 fr. 10 franco. Les 3 flacons 10 fr. 50 franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie J. G. DUMONTIER, à Rouen. (Notice contenant renseignements gratuits)

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volu-mard.

A ABLAIN-SAINT-NAZAIRE



Dans l'offensive vers Lens, les combats d'Ablain-Saint-Nazaire comptèrent parmi les plus terribles et les plus sanguinaires. L'ennemi avait fortifié le village, relié toutes les maisons par des passages souterrains. Ces stratagèmes ne retinrent pas notre irrésistible élan. Chassés comme des bêtes parmi les ruines, des groupes d'ennemis se rendirent dont le total se chiffre par plusieurs centaines. Leur « kamerad! » fut, en ces affaires, le mot d'ordre de beaucoup d'Allemands. L'épisode ici représenté en fait foi.

(Dessin de Thirlat, *The Sphere*.)